

U d/of OTTAWA



39003003294518

12-10/69

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Ottawa

**LES
SYLPHIDES.**

LES
SYLPHIDES

CHANTS

D'une Jeune Fille

DÉDIÉS

A Sa Majesté le Roi

CHARLES ALBERT

PAR

Mademoiselle Agathe-Sophie Sasserno.

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs :
Je meurs , et sur ma tombe où lentement j'arrive
Nul ne viendra verser des pleurs.
GITUENT.

NICE,
SUCHET FILS, IMPRIMEUR ÉDITEUR.

—
1838.

PQ

2423

.S2959

1838

ÉPITRE
DÉDICATOIRE.



Sire.

L'Eclatante faveur dont
Notre Majesté daigne honorer ces chants
inconnus & timides, en permettant qu'ils
paraissent sous l'égide glorieuse de votre
Nom bien-aimé, me pénètre d'une profonde
gratitude que mon coeur a besoin d'exprimer.
Accueillez-en l'hommage, Sire, avec cette
touchante bienveillance qui m'accorda déjà par
encouragement la récompense qui ne serait due
qu'au mérite.

L'Auguste Protection de **Notre Majesté** est un bonheur pour moi. Mais tremblante d'en être indigne, il me fait plus vivement implorer toute l'indulgence que réclame ce siècle éphémère.

Heureuse, si mes Sylphides, en déposant au pied du Trône une lyre craintive dont les accords ne vivront peut-être qu'un jour, peuvent apporter jusqu'à **Notre Majesté** le tribut respectueux de ma reconnaissance & de mon dévouement.

Je suis avec le plus profond respect,

Sire

de **Notre Majesté**

La très-humble, très-obéissante et très-fidèle sujete.

Agathe Sophie Sasserano.

AU ROI.



A Sa Majesté

LE ROI

CHARLES ALBERT.

I

Du terrible fléau l'haleine dévorante
A semé sur nos bords la mort et l'épouvante,
Jusqu'au fond de nos cœurs
La crainte du danger a glacé l'espérance,
Et du peuple accablé sous sa longue souffrance
On n'entend que les pleurs.

Ici, le fils se roule à côté de son père ;
 Là, la fille éperdue appelle envain sa mère
 Sous le tombeau jaloux ,
 Près du vieillard l'enfance est trainée expirante ,
 Et l'épouse éplorée , hélas , tombe mourante
 Avec son jeune époux .

Jours de deuil et d'effroi l'ame découragée
 Voyait sous le fléau la terre ravagée ,
 Et vers d'autres climats ,
 Prêts à fuir loin de nous , comme des hirondelles ,
 Ces hommes qui devaient dans le malheur fidèles
 Au peuple ouvrir leurs bras ,

Oh ! qui nous secourut ? Quel Ange tutélaire
 Vint nous tendre la main dans ces jours de misère ?
 Sur le peuple abattu
 Quelle voix fait du ciel descendre l'espérance ?
 Et ranimant nos cœurs par sa seule présence
 Nous rend à la vertu ?

C'est lui, c'est notre **ALBERT** et sa vue adorée,
 Inspire le courage à la foule éplorée

Qu'on voyait dépérir,

Et sous le mal affreux, hélas, qui la dévore,

Près de lui consolée, elle retrouve encore

Une voix pour bénir.

C'est dans les lieux infects où gémit la souffrance

Qu'intrepide et sublime il court par sa présence

Apaiser la douleur ;

Sur le lit des mourants il se baisse, il les touche,

Et ces infortunés baignent encor leur couche

Des larmes du bonheur.

Il parle à chacun d'eux, il goûte leur breuvage,

D'un sourire il console, et son aspect soulage ;

Le mourant ranimé

Tendant les bras vers lui comme un Dieu le révère,

Et son long cri d'amour n'est plus qu'une prière

Pour son Roi bien-aimé !!



O Prince généreux ! ta vertu magnanime
Triomphante a jeté ton exemple sublime
Aux siècles à venir,
Et tout environné des rayons de ta gloire,
De tes nombreux bienfaits tu lègues à l'histoire
Le noble souvenir.



Jadis, à la voix de Bellone,
Volant au devant des combats,
Intépide il court et moissonne
Les lauriers éclos sous ses pas.
Tremblez . . . sa main lance la foudre,
Brise et disperse sur la poudre
De nombreux escadrons épars ;
Rien ne résiste à sa poursuite,
Et l'ennemi cherche la fuite
Atterré par ses seuls regards.

Tel l'aiglon d'une aile puissante
 De son aire bondit au ciel,
 Et voit la terre palpitante
 Contempler son vol immortel ;
 Tel, de nos paisibles murailles,
 S'élançant au sein des batailles,
ALBERT nous révèle un héros,
 Et dans sa course triomphale
 Cueille une gloire colossale,
 Et puis rentre dans le repos.

C'est assez pour ta renommée.
 Pose le glaive des guerriers.
 Lègue ton exemple à l'armée,
 Couronne-la de tes lauriers ;
 Sur les ailes de la victoire
 Tu fatiguas assez l'histoire
 Au bruit pompeux de tes exploits ;
 Mais d'une gloire bien plus belle
 Tu conquis la palme immortelle
 Brillante sur le front des Rois.

Ainsi qu'on voit un tendre père,
 Veiller au bonheur de ses fils ;
 Ainsi d'un avenir prospère
 Tes soins assurent mon pays :
 Le commerce n'a plus d'entraves,
 Il ne nous rendra plus esclaves
 Vis-à-vis d'avidés voisins,
 Et les beaux arts et l'industrie
 En illustrant notre patrie
 Lui promettent d'heureux destins.

Un si généreux but occupe seul tes veilles,
 Et ton génie, **ALBERT**, enfantant des merveilles
 Jette le fondement
 Du bonheur de ton peuple, et ta voix magnanime
 Erige d'un seul mot, de ton œuvre sublime
 L'éternel monument.

A travers les brouillards d'une épaisse poussière,
 Ton souffle créateur fait jaillir la lumière
 Qu'il tire du chaos ;

Et ton peuple goutant la paix et l'innocence,
 Heureux par tes bienfaits a béni la prudence
 Qui veille à son repos.

Sur la table des lois, ta plume triomphante,
 Transmet à l'avenir ta pensée éloquente;
 Prince législateur,
 Tu dotes tes états d'une gloire immortelle,
 Et pour le bien public tu fais briller un zèle,
 Digne de ton grand cœur.

D'un bonheur pur et sans mélange
 Désormais nous allons jouir ;
 Dans nos manx implorant notre Ange
 Soudain nous les verrons finir ;
 L'orphelin n'aura plus d'alarmes,
 La veuve en essuyant ses larmes,
 Te nommera pour te bénir,
 Et la vertu pauvre et timide,
 Sans crainte de trame perfide,
 Tranquille pourra s'endormir.

Qui sème les bienfaits cueille la gratitude :
 Grand Roi, notre bonheur fit ton unique étude,
 Et tes sujets heureux
 De respect et d'amour t'offrent un digne hommage,
 L'Eternel satisfait a béni ton ouvrage
 Et t'applaudit des cieux !

†

Entends-tu ces clameurs ? partout en ta présence
 Eclatent les transports de la reconnaissance ;
 Sous tes pas triomphants,
 Laisse jeter des fleurs, laisse sur ton passage
 Que pour mieux contempler ton auguste visage
 Se pressent tes enfants !

Seigneur ! reçois nos vœux, et que les destinées
 De gloire et de bonheur entourent ses années !
 A la postérité
 Des héros et des rois tu laisseras l'exemple,
ALBERT ! et la vertu t'ouvre déjà le temple,
 De l'immortalité.

4 Septembre 1857.

INDUSTRIA.

INDUSTRIA.

LES RUINES ROMAINES.

Es-tu d'ici non e la polve tua?

SILVIO PELlico.

I



Qu'il est doux quand du soir, la lumière tremblante
Verse les longs reflets de sa clarté mourante
Sur ces murs écroulés ;
Qu'il est doux de s'asseoir sous ces débris antiques ,
Abandonnant son âme aux rêves héroïques
De ces tems écoulés.



Ici, Rome a regné du haut du Capitole,
Jetant aux Nations sa puissante parole

Elle les mit aux fers ;

Puis, comme l'Océan, lançant au loin son onde
De ses flots débordés envahissait le monde

Et couvrait l'Univers,

Rien ne put contenir cette vaste puissance
Et la terre plia sous cet empire immense ;

La trace de ses pas

Sur ce globe vieilli semble encor imprimée,
Et le bruit éclatant qu'a fait sa renommée

Dans les airs ne meurt pas.

Le siècle qui s'éteint la transmet à l'autre âge,
Lui laissant ce grand nom, ainsi qu'un héritage

Par la gloire immortel.

Et partout où nos pas suivent notre pensée,
Nous foulons les débris de sa grandeur passée,

Monument éternel.



Non. jamais ici-bas, la puissance de l'homme,
D'un nom plus colossal que le grand nom de Rome
N'émerveilla les cieux ;
Et l'avenir recule en contemplant sa gloire,
Ne pouvant rien léguer au temple de mémoire
D'aussi prodigieux !

Soit que la république, en merveilles féconde,
Par un sublime instinct envahisse le monde
Dans son vol triomphal ;
Soit que César vainqueur, éclatant de prestiges,
Fasse de l'univers, muet à ses prodiges,
Son disque impérial ;

Toujours, c'est toujours Rome, immense et colossale
Agitant sur son front la palme triomphale.
Reine des temps passés !
Ta gloire encor debout couronne tes ruines
Et par ton nom pompeux, tu surgis et domines
Les siècles effacés !

Le tems balaya sa puissance ,
 Et d'un souffle toujours vainqueur,
 Effaçà cet empire immense.
 Mais des débris de sa splendeur
 La terre partout est semée ;
 Et sur la cendre inanimée,
 Qu'ici même foulent mes pas,
 Je heurte un vestige de gloire ;
 Le globe est son livre d'histoire
 Que le tems ne détruira pas.

Maintenant elle dort ; gissant sur sa poussière :
 Dans un vaste cercueil se plongea Rome entière.
 Son aigle audacieux ,
 Dont la serre étreignait la terre palpitante ,
 Laissa tomber la foudre , et son aile impuissante
 N'envahit plus les cieux.

Écho de sa splendeur, la lyre du poëte
 Évoquant son grand nom, sur sa cendre muette
 Jette un funèbre accord ;
 Aucun cri ne repond à cette voix plaintive,
 Et l'ombre du passé s'enveloppe craintive
 Dans son linceul de mort !!

17 Août 1856.

BARCAROLLE.

BARCAROLLE.

JIRAI, quand la mer orageuse
Jusqu'au ciel soulève ses flots,
Ecouter la vague écumeuse,
Et le bruit sourd des vastes eaux.
Bravant sur ma barque légère,
L'onde que j'entendrai mugir,
Si le vent me devient contraire
N'importe, je saurai mourir.

Comme on voit sans cesse à la rive
 Les flots toujours pousser les flots,
 Ainsi, dans notre âme craintive
 Le chagrin roule sans repos ;
 Ainsi, quand les fleurs de la vie
 Sous nos doigts semblent se ternir.
 Courbons notre tête flétrie,
 Car, c'est doux parfois de mourir.

Qu'importe, hélas, que la jeunesse
 Charme et gonfle encor notre cœur,
 Si l'espérance nous délaisse,
 Si de nos jours fuit le bonheur ?
 Sous nos maux notre âme abattue
 Sans espoir devra donc languir ?
 Avant que la douleur nous tue
 Il faut nous hâter de mourir.

L'ESPAGNOLE.

L'ESPAGNOLE.

SOUVENIR.

. . . Nessun maggior dolore
Che ricordarsi del tempo felice
ella miseria

DANTE.

Sous quel ciel traines-tu ta languissante vie ?

Vers quels lointains pays as-tu tourné tes pas ?

Où brilles-tu jeune Marie,

Tendre fleur, qui naguère embaumais nos climats ?

Oh ! dis-moi, le chagrin t'opprime-t-il sans cesse ?
 Toujours tes longs yeux noirs sont-ils voilés de pleurs ?
 Laisse-tu s'enfuir la jeunesse,
 Sans qu'un sourire ami comprenne tes douleurs ?

Comme autrefois encor et craintive et souffrante,
 Morne et te recueillant dans un seul souvenir,
 Inclinant ta tête charmante,
 Parfois sous tes pensers te voit-on tressaillir ?

Oh ! de ce souvenir dont ton ame est troublée
 Tes pleurs m'ont révélé le mystère fatal,
 Et tu gémiss, pauvre exilée,
 Sensitive arrachée à son pays natal !

L'arrêt qui frappa ta famille
 A flétri l'espoir dans ton cœur ;
 Frêle et timide jeune fille,
 Tu vis s'envoler le bonheur !

Hélas, sur la rive étrangère,
Proscrite pour suivre ton père
Dont tu guides les pas tremblants ;
Quand tu presses sa main chérie ;
Pourquoi, pleurer, pauvre Marie,
Toi, le charme de ses vieux ans ?

C'est qu'il est dans ton ame, un secret plein de larmes,
Et que sur d'autres bords a palpité ton cœur ;
Quand l'espérance par ses charmes
Rosait ton avenir de longs jours de bonheur.

Peut-être, rêves-tu le jeune homme au cœur tendre,
Dont la voix te plongeait en des pensers d'amour ?
Et tremblante, crois-tu l'entendre
Glisser à tes cotés au déclin d'un beau jour !

Regrettes-tu Cadix et ses fêtes bruyantes ,
Son léger fandango , ses chants et ses concerts ?

Puis sur les vagues écumantes
La sérénade au loin résonnant sur les mers ?

Sous le ciel brumeux de la France ,
Le souffle glacé du malheur
A fané ta jeune existence ,
Trop frêle devant la douleur :
Il faut pour ranimer ta vie ,
L'ardent soleil de l'Ibérie ,
Un sol brûlant et chaleureux ,
Et que des parfums de patrie ,
Le vent natal , douce Marie ,
Vienne embaumer tes noirs cheveux.

Au sein de nos cités , pensive et solitaire ,
Répondant à nos chants par de profonds soupirs ,
Hélas , jamais jeune étrangère ,
Tu ne vins partager nos folâtres plaisirs.

Réveuse sur sa mandoline,
 Elle laissait errer sa main,
 Et sous sa pensée elle incline
 Un front soucieux et chagrin ;
 Alors que sa voix si touchante,
 Écho de son ame innocente,
 Chantait les airs de son pays,
 Assise aux genoux de son père
 Cherchant à calmer sa misère
 Elle oubliait ses longs ennuis.

Alors, que le malheur la paraît de ses charmes,
 On eût dit, à la voir, que s'échappant des cieus
 Pour venir essuyer nos larmes,
 L'Ange de l'espérance était devant nos yeux.

Sa touchante pâleur, l'embellissait encore,
 Et les pleurs allaient bien à ses regards si doux,
 Et du chagrin qui la dévore
 Il semblait que son cœur fut lui-même jaloux.

Mais par l'orage encor, sur d'autres bords lancée,
 Appui de son vieux père, elle a suivi ses pas
 Et par la tempête bercée,
 N'importe, rien n'a pu l'arracher de ses bras.

Dis-moi quel bord a-t-il recueilli ta misère ?
 Sur quel sol tes vertus te font-elles chérir ?
 Où consoles-tu ton vieux père ?
 Répond ? sur quelle terre, hélas, veux-tu mourir ! . . .

Reconnais-tu la voix amie,
 Qui te jette ces longs adieux ?
 Hélas, hélas, pauvre Marie
 Peut-être m'entends-tu des cieux !
 Croise sur moi tes blanches ailes,
 Entends des voûtes éternelles
 Vers toi monter mon dernier vœu :
 Bel Ange qui sais que l'on pleure
 Appelle-moi vers ta demeure !
 Oh ! Marie, encor un adieu ! . . .

LE
JEUNE AVEUGLE.

LE
JEUNE AVEUGLE.

Ou ! guide-moi vers la prairie,
Soutiens mes pas, ma bonne sœur :
Viens, donne moi ta main chérie,
Que je la presse sur mon cœur.
Immolant pour moi ton jeune âge,
Ange, qui veilles sur mes pas,
Le bonheur serait ton partage,
Si ton frère n'existait pas.

Ma sœur, que tu dois être belle !
 Car, ta voix est douce à mon cœur,
 Loin de toi, ce qui la rappelle,
 C'est le doux parfum d'une fleur.
 Explique-moi cette lumière
 Dont l'éclat colore les cieux ?
 Que demande envain ma paupière ,
 Et qui brille pour tous les yeux !

Sans toi, je serais seul au monde,
 Le chagrin me ronge et me suit ;
 Tu distrais ma douleur profonde,
 L'horreur d'une éternelle nuit ;
 Oh ma sœur ! mon unique amie !
 Quand la mort fermera mes yeux,
 Joyeux, je quitterai la vie,
 Si je puis te voir dans les cieux.

CRISTOPHE COLOMB.

CRISTOPHE COLOMB.

A L'ITALIE.

Les jours furent tissés de gloire et d'infortune
LAMARTINE.



I

ITALIE ! à ton nom que la gloire environne ,
A ce nom, qui jadis ébranlait l'univers ,
Qu'un noble souvenir de sa splendeur couronne ,
Et semble illustrer tes revers ;
A ce suave nom écho de poésie ,
Moi, jeune chantre obscur, je sens couler mes pleurs ,
Et je pose à tes pieds, ô ma chère patrie ,
Ma lyre, mes chants et des fleurs.

Si tu ne règues plus sur de vastes conquêtes,
 Qui peut te disputer le sceptre des beaux-arts ?
 Oui, de lauriers encor tes fils ornent leurs têtes,
 Le génie est dans leurs regards.

Le DANTE, de tes bords s'élançant sur le monde,
 Et d'un coup-d'œil immense embrassant l'Univers,
 Enfants, nouveau dieu, par une voix féconde
 Le ciel et les brûlants enfers !

MICHEL-ANGE debout sur les débris de Rome
 D'un passé qui s'éteint s'érige l'héritier,
 Et montre à l'univers que la gloire d'un homme
 Illustre un âge tout entier :
 Puis, jetant dans les cieux sa magique coupole,
 Sous son penser sublime étonne l'avenir,
 Et, le front tout brillant d'une triple auréole,
 Laisse un immortel souvenir.

Le profond MACHIAVEL, sondant les plis de l'âme
 Contemple les humains d'un œil désenchanté,
 Et couve en ses écrits que le génie enflamme
 Le rêve de la liberté.

CANOVA, s'inspirant aux beaux jours de la Grèce,
 Frappe un grand art éteint d'un réveil triomphal;
 Dominant le passé, glorieux, il s'y dresse
 Comme sur un haut piédestal.

Du soleil GALILÉE ose arrêter la course,
 Et de mondes errants semant les vastes cieux,
 Des secrets éternels semble trouver la source,
 Y plonge un œil audacieux.
 Sur les pas du soleil il élance la terre,
 Lui trace un orbe immense à travers le chaos,
 Et d'une voix puissante, au dieu de la lumière
 Il prescrit enfin le repos.

Le TASSE, le front ceint d'une noble auréole,
 De ses pleurs inspirés baigne son luth divin ;
 La mort vient le frapper au pied du Capitole,

Au premier souris du destin.

Tou sublime ! outragé par la haine et l'envie,
 Aux siècles à venir, en leur montrant tes fers,
 Lègue, pour accuser ton ingrate patrie,

Tes maux, ta gloire et tes concerts.

Et toi, COLOMB, et toi dont le hardi génie
 Conquit un nouveau monde, et sut, aux vastes mers
 Arracher, le premier, cette noble partie

Qui manquait à notre Univers !

Oui, tu la devinait cette terre inconnue,
 D'un désir inquiet palpitait ton grand cœur ;
 Et l'espoir révélait à ton ame éperdue

L'œuvre entière du créateur.

Oh ! qui peindra jamais les malheurs du génie ?

L'ignorance et l'erreur s'amentent sur ses pas ;

Sa voix, écho du ciel, a réveillé l'envie,

Son siècle ne le comprend pas ;

Le mépris des humains irrite sa souffrance.

Et ployant sous le poids de l'immortalité,

Il a de l'homme a lui mesuré la distance

Et vit dans la postérité.

COLOMB, tel fut ton sort ! en butte à l'infortune,

Méconnu, fugitif, mendiant dans les cours,

Tu fatiguais les rois d'une plainte importune,

Et tu gémissais sans secours !

Pour prix de leurs bienfaits, il leur montrait un monde :

Le voila ! disait-il, allons le conquérir.

Un esquif ! un esquif ! ! . . . et sur la mer profonde

De sa proie il court se saisir !

II

Il fut compris par une femme ,
 Secondant ses nobles efforts ,
 Aux secours que sa voix réclame
 Elle prodigue ses trésors.
 COLOMB , après huit ans d'attente ,
 Enfin la fortune inconstante
 Semble sourire à tes travaux :
 Que le destin te soit prospère ,
 Et vole jusqu'à l'autre terre
 Sur les ailes de tes vaisseaux.

Il part : — Des vents amis gonflent ses blanches voiles ;
 Et livrant son esquif aux moussons écumeux ,
 Seul , sur les flots bruyants , sur la foi des étoiles
 Il lit son chemin dans les cieux.

Interrogeant les mers de son regard sublime,
 L'immensité toujours recule devant lui ;
 Faible atôme, égaré, suspendu, sur l'abîme,
 A ses regards un point a lui !

Oui, lui seul le voit dans l'espace,
 Il le fixe d'un œil vainqueur ;
 Et bouillant d'une heureuse audace
 Il sent redoubler son ardeur ;
 C'est que le génie est prophète,
 Et qu'ici bas rien ne l'arrête
 Dans l'œuvre que Dieu lui commit :
 Attendez quelques jours encore,
 Et des mers vous verrez éclore
 Le sol que sa voix vous promet.

III

Va tracer sur les flots une route nouvelle ,
 Vole ouvrir sur les mers des sentiers inconnus ;
 COLOMB , voilà la terre où la gloire t'appelle
 Que cherchent tes yeux éperdus !
 Mais qu'ils sont longs les jours qu'on passe dans l'attente ,
 Lorsqu'à l'œil fatigué ne s'offrent que des flots ;
 Quand toujours devant nous fuit la vague écumante ,
 Qu'on n'entend que le bruit des eaux.

O doux rêves de la patrie
 Venez égayer ses loisirs ,
 Et vers une terre chérie ,
 O vents ! rapportez ses soupirs ;
 Il songe encor à sa chaumière

Aux baisers de sa bonne mère,
 Et se rappelle son amour ;
 Mourante, peut-être, elle prie,
 Et demande aux pieds de Marie,
 Que son enfant soit de retour.

Noble GÈNES, des mers superbe souveraine !
 L'onde baise tes pieds de ses flots amoureux ;
 Assise sur ses bords, comme une jeune reine
 Tu léves ton sceptre orgueilleux.
 C'est dans tes murs sacrés qu'il reçut la lumière
 Cet homme dont un monde eût du porter le nom :
 Et dont l'aspect a fait vibrer toute la terre ,
 Comme au soleil vibrait Memnon.

IV

Mais ses vils compagnons conspirent en silence :

Et lui, sur le tillac, muet, insoucieux, ¹

Le front tout inondé de gloire et d'espérance,

Il semble interroger les cieux.

Il a foi dans lui-même, et l'espoir qui l'enflamme,

Agite son grand cœur et le fait tressaillir ;

Et dévançant sa gloire il réchauffe son âme

Au soleil de son avenir.

Mort, mort à l'impôsteur, dit une bouche impie !

De l'esprit infernal le souffle empoisonné,

Excite dans leurs cœurs la révolte et l'envie,

Et par les siens abandonné,

COLOMB prêt de périr, hélas, leur montre encore

Le sol dont son génie a trouvé le chemin :

Trois jours ! trois jours, dit-il ! quand sa voix vous implore,

Arrêtez le glaive inhumain !

Que roule la vague plaintive
 Parmi ses bouillons écumeux ?
 Une fleur fraîche et fugitive ¹
 De ses débris frappe leurs yeux ,
 Son parfum, sa forme inconnue ,
 O COLOMB ! dans ton ame émue
 Excitaient un transport divin.
 Salut, doux rayon d'espérance !
 Mais déjà sur l'espace immense
 Brille un point noir dans le lointain !

Gloire ! gloire à COLOMB !! terre ! terre ! il s'élançe :
 Ce monde qu'il promet vingt ans à l'univers
 Le voilà !! quels honneurs seront sa récompense ?

L'Espagne lui garde des fers ! ! .
 Mais ses maux ont voué son siècle à l'infamie ,
 Vengé de ses malheurs par la postérité ,
 Au poteau de la honte il expose l'envie
 Et vole à l'immortalité.

1) Historique.

Réveillez les beaux jours de la Grèce et de Rome,
Génois, Américains ! pour voiler ses malheurs
Et consoler son ombre, aux pieds de ce grand homme

Portez des lauriers et des fleurs.

Comme un phare élevé qui domine les ondes,
Dans la nuit du passé brille son souvenir,
Et de gloire entouré debout, sur les deux mondes
Il triomphe de l'avenir.

24 Juin 1856.

A UNE
JEUNE ANGLAISE.

A UNE
JEUNE ANGLAISE
SOUVENIR.

MISS G..... W..... MORTE A BRIGTON MAI 1855.

NO MORE, à never more!
SHILLBY.

JEUNE fille aux yeux bleus, à la peau transparente,
D'où vient que sur ton front voilé par la pudeur,
Se peint une tristesse et profonde et touchante ?
Quoi ! ton ame déjà connoitrait la douleur ?
Si belle as-tu senti le dégoût de la vie ?
Quel souffle empoisonné flétrit ton jeune cœur ?
Quoi ! du calice amer ta lèvre a bu la lie ?
L'espoir est-il pour toi mort avec le bonheur ?

Non, j'aime à l'espérer, un jour, un jour, peut-être,
 Je verrai se jouer dans tes yeux caressants
 Un sourire de paix que le bonheur fit naître,
 Et tu retrouveras tes songes de printemps.

Des fleurs viendront encor orner ta blonde tête,
 Tu te ressouviendras de tes jours malheureux ;
 Comme le nautonnier qu'a surpris la tempête,
 Qui, de retour au port, chante calme et joyeux.

Soulève sur ton front ta chevelure épaisse :
 Ce front pâle et courbé sous ton chagrin mortel ;
 Où, pris-tu, dis le moi, ta forme enchanteresse,
 Et ce regard qui vient du ciel ?

. . . ,


Mais elle disparut comme un léger nuage
 Qui glisse dans les cieux au milieu de la nuit ;
 Comme un accent plaintif qui se perd dans l'orage,
 Comme un faible ruisseau qui s'écoule sans bruit.
 L'hiver l'avait trouvée abattue et souffrante,
 Et lorsque le printemps réveilla le hameau,
 Je la cherchais envain et la brise naissante
 Balançait un cyprès sur un récent tombeau.



NE M'OUBLIEZ PAS.

112

NE M'OUBLIEZ PAS.

 DIEU ! . . . ce mot seul vous exprime ,
Et mes regrets et ma douleur !
Le chagrin m'accable et m'opprime ,
Je sens qu'il va briser mon cœur.
Que le bonheur et l'espérance
Partout environnent vos pas ;
Soyez heureux ! mais dans l'absence ,
Mon frère , ne m'oubliez pas.

Hélas , pour moi , toute la vie ,
 L'amitié remplira mon cœur ;
 Vers vous , ma pensée attendrie
 Ira pour rêver le bonheur.
 D'autres lieux sauront mieux vous plaire ,
 Mais , comme ici peut - on , hélas ,
 Vous aimer d'amitié sincère ?
 Mon frère ne m'oubliez pas.

Oh ! vous dont l'amitié chérie
 Fut ici bas pour votre sœur
 Le plus doux charme de sa vie ,
 Un brillant rayon de bonheur ,
 Adieu ! . . , je sens couler mes larmes ,
 Lorsque vous nous quittez , hélas !
 Je ne puis cacher mes alarmes ,
 Mon frère , ne m'oubliez pas.

Reviendrez-vous dans ma patrie ?
 Au moins, laissez moi cet espoir !
 Il soutient mon ame flétrie ,
 Oui, je veux encor vous revoir.
 Venez, ramenez notre mère
 Que je la presse dans mes bras !
 Sans amis la vie est amère :
 Mon frère ne m'oubliez pas.

Pourtant, si sur une autre plage ,
 Vous devez trouver le vrai bien ,
 Heureuse de votre partage
 Votre bonheur fera le mien ;
 Et ma voix, ma voix attendrie
 Répétera toujours, hélas ;
 Votre amitié c'était ma vie !
 Mon, frère ne m'oubliez pas.

23 Juin 1855.

LE GÉNIE.

LE GÉNIE.

A UN POÈTE IMPROVISATEUR.

DITHYRAMBE.

De par un dieu.

TEL, la Pythie en proie au dieu qui la tourmente,
L'œil hagard, le front pâle et la bouche écumante,
S'agite, se démène et sent brûler son cœur
D'une invincible ardeur :



Tel, inspiré, vaincu, dompté par le Génie,
Suivant des immortels l'impérieuse loi,
Et cédant au besoin qui s'emparait de toi,
De ta bouche à longs flots s'écoulait l'harmonie ;

Je voyais se gonfler ton sein,
Ton front qui rougissait et pâlisait soudain,
Tout ton être frémir d'une fièvre brûlante,

Par ta pensée ardente

Tu semblais transporté ;

Tes yeux brillaient de gloire et d'immortalité,

Et répandant le feu qui te dévore

Déjà j'entends ta voix sonore,

Préluder à de doux concerts

Et jaillir en torrents de vers.

Mais arrête l'essor d'une fougue insensée !

La gloire hélas, s'acquiert aux dépens du bonheur ;

Et les élans de ta pensée

Finiront par briser ton cœur.

Malheureux ! sur ton front Dieu mit une couronne

Qui brûle lentement.

Comme la lave qui bouillonne,

Et qui brille en se consumant,

Le Génie use sa victime ;

Pour l'âme d'un mortel, c'est un don trop sublime ! !

Luttant contre l'adversité,

Incompris par son siècle il traverse la vie

Sevré des biens rians que sa jeunesse envie

Et dont son cœur a palpité ;

Sans faire halte sur la terre

Il vole à l'immortalité ;

Mais dans sa course passagère

Il n'a connu que le malheur ;

Il a vu se ternir les fraîches espérances

Ecloses dans son cœur ;

Ses jours sont abrégés par de longues souffrances ;

Et son cri de douleur

Expire sans écho dans la foule bruyante ,

Qui passe indifférente

Et ne l'aperçoit pas.

L'insulte et le mépris sont semés sous ses pas ,

Et dévoré par l'ardeur qui l'enflamme
 Il exhale sa vie en sublimes transports :
 Car chaque douleur, à cette ame
 Arracha de divins accords ;
 Et méconnu par le vulgaire
 Il fléchit sous le poids de sa longue misère :
 Le poète , semblable à l'aigle audacieux ,
 Déploie un vol immense et plâne au haut des cieux ,
 Dans sa course atteint par la foudre ,
 Mourant il tombe sur la poudre ,
 Et les reptiles vils , qu'il n'apercevoit pas
 Insultent par leurs cris à son noble trépas.

18 Mai 1857.


ROMANCE.

ROMANCE.

A MON AMIE.

EMMA VERNON-GRAHAM.

La jeune fille
Est une fleur qui pare une famille.
MADAME DESBORDES VALMOREL.

u ! bondis riante et joyeuse
Jeune fille aux longs yeux d'azur ;
A seize ans on est oublieuse,
Le bonheur est léger et pur ;
C'est la rose qui vient d'éclorre ,
Qui se balance dans les airs ,
Et c'est l'oiseau qui , dès l'aurore ,
Fait entendre ses doux concerts.

Que sur tes lèvres le sourire
 Jamais ne puisse se ternir,
 Que la gaité toujours t'inspire
 Ces joyeux accents de plaisir :
 Jouis en te voyant si belle,
 Que des rubans et des bijoux,
 Un bal, une robe nouvelle,
 Soient, encor, tes vœux les plus doux !

Autour de toi tout a des charmes,
 Tout s'embellit de ton bonheur,
 Car l'amertume de nos larmes
 N'a point flétri ton jeune cœur ;
 Sur tes pas vole l'espérance
 Qui sourit et te tend la main,
 Et ton heureuse insouciance
 Se livre en riant au destin.



Avec les roses du jeune âge
Ton espoir doit s'évanouir ;
Le bonheur, comme le mirage ,
S'enfuit quand on croit le saisir ;
Mais si tu veux, dans ta vieillesse ,
Jouer des tems qui ne sont plus ,
Qu'il te reste de la jeunesse
Le souvenir de tes vertus.

21 Août 1857.

ÉLÉGIE.



ÉLÉGIE

SUR LA MORT D'UN PETIT ENFANT.

Where is her Child?
BARD.



PAUVRE petit, la mort, glace ta lèvre rose,
Et ton ame s'exhale à travers un souris ;
Qu'il est paisible et beau ! l'on dirait qu'il repose ,
Par le sommeil ses yeux semblent appesantis ;
Leur regard n'ira plus ravir ta pauvre mère ,
Et près de ton berceau muette et solitaire
Son profond désespoir envain cherche des pleurs ;
Oh toi seul , tu pourrais apaiser ses douleurs !

Quitte les voûtes éternelles

Bel ange, sur son front viens secouer tes ailes ;
 Oh ! reviens l'inonder d'un parfum de bonheur ,
 Et sous tes longs baisers fais tressaillir son cœur !

Pour dissiper sa peine amère
 Enchantant son oreille en murmurant : ma mère !
 Mais toi que toi qu'un souffle on a vu s'exhaler ,
 Des jours que tu devais couler ,
 L'Éternel t'a fait grâce et ton ame joyeuse
 Vers lui s'élance radieuse ,
 Sans savoir que l'on souffre et qu'on pleure ici bas !

Oh ne le plaignez pas !
 Un ange de ses jours a délié la trame ,
 Avant que le chagrin ait effleuré son ame ,
 Et des plis soucieux voilé ce front si pur !
 Quoi ! des pleurs de ses yeux auraient terni l'azur?...
 Heureux, d'être échappé si jeune à nos misères ,
 Il ne connaîtra pas nos souffrances amères ,
 Nos fausses amitiés, nos chagrins, nos amours,
 Les soins, l'ambition qui dévorent nos jours :
 Car il est ici bas, des pleurs dans l'allégresse
 Et nos accents de joie ont aussi leur tristesse ,

Les regrets troublent les plaisirs
Et le bonheur a des soupirs.

Comme une fleur qui vient d'éclorre,
Ici bas, tu n'eus qu'une aurore
Pure comme le plus beau jour;
Bercé par les bras de l'amour,
Tu n'a connu sur cette terre
Que les doux baisers d'une mère;

Et sitôt, moissonné sur le sein maternel,
Radicux de bonheur, tu t'envoles au ciel.

PIETRO MICCA.

PIETRO MICCA.

A Gregorio, con il fine animo accendans

Il fine del forn

Una Fucina.

I

B' AVEZ-VOUS entendu?... Tel qu'un coup de tonnerre
Dont la chute sonore eut fait vibrer la terre
Tremblante sous nos pas ;
Ou semblable en son cours à la lave brûlante
Qui jaillit à longs flots, comme une mer ardente
Vomissant partout le trépas.

L'avez-vous entendu ?... Reculant d'épouvante ,
 L'ennemi voit soudain sur la plaine fumante
 S'entasser des débris ;
 Des morts et des blessés roulant sur la poussière ,
 E les sons belliqueux de la trompète altière
 Etouffés par de sombres cris.

Sous des torrens de sang la terre dévastée
 Roule parmi les flots d'une onde ensanglantée
 Des étendards rompus ,
 Des crânes, des clairons , des torches enflammées ,
 Des tambours , des mousquets, restes de tant d'armées-
 Et dans la fange confondus.

Un seul homme entassa ses immenses ruines :
 Sur ce grand souvenir, ô Micca tu domines ,
 Comme un vaste géant ;
 Et ton ombre planant sur ce débris sublime ,
 A la postérité jette un nom magnanime ,
 Que la gloire arrache au néant.

II II

Prêt à mourir pour sa patrie ,
 Armé de l'immortel flambeau ;
 Il pense à sa femme chérie
 Et s'arrête au bord du tombeau ;
 Mais à ses fils dans la misère
 Le héros sait qu'il laisse un père ,
 A son roi léguant ses enfans
 Vers la mort il se précipite ,
 S'élançe.... et la terre palpite
 Au bruit de ses pas triomphans.

Oh! dévouement rare et sublime !
 Il meurt pour sauver son pays
 Sans reculer devant l'abîme :
 Sa mort la donne aux ennemis ;

Par le même coup il succombe ,
 En creusant une vaste tombe
 Où le vainqueur et le vaincus
 Mêlent leurs cendres palpitantes ,
 Et sur leurs dépouilles sanglantes
 S'écroutent les murs abattus.

Eveillez-vous ombres fameuses ,
 Venez honorer ses vertus !
 Place à ses mânes valeureuses
 O grande ombre de Curtius !
 La gloire qui vous environne ,
 Sur vos fronts pose une couronne
 Brillante d'immortalité ;
 Ici , comme aux beaux jours de Rome ,
 Le génie enfante un grand homme
 Pour le prince et la liberté.

III

Victoire ! un peuple entier a répété : victoire !

Micca , sur ton pays a rejailli ta gloire ;

Et l'étranger surpris

Que naguère , tu vis , insulter à nos portes ,

S'enfuit en repliant ses tremblantes cohortes ,

Que poursuivent nos joyeux cris.

O généreux soldat ! que ta cendre sacrée

D'amour et de respect soit toujours entourée !

Que nos jeunes guerriers

Guident nos bataillons sur ta noble dépouille ,

Et que l'armée en deuil , pieuse s'agenouille

En y jettant des fleurs et des lauriers.

Juin 1857.

LA MUETTE.



LA MUETTE.

This is to be alone,
This is solitude.

BYRON.



JAMAIS les sons de cette voix chérie,
N'arriveront jusqu'au fond de mon cœur ;
Et ses accents à mon ame attendrie
Ne pourront pas apporter le bonheur.
L'affreux silence ! hélas , qui m'environne
Jette en mon cœur et le trouble et l'effroi.....
J'écoute en vain..... aucun bruit ne résonne
Tout est muet ; hélas , autour de moi.

Quoi pour jamais?..... oui, l'autre jour encore,
 Il souriait et parlait à ma sœur :
 Que disaient-ils?... un mal qui me dévore
 Vint s'emparer tout à coup de mon cœur ;
 Affreux tourment, inquiétude amère ,
 Qui me remplit d'un douloureux effroi!...
 En me voyant pleurer , ma bonne mère ,
 Se prit, hélas, à pleurer avec moi !

Que disaient-ils? cette horrible pensée ,
 A chaque instant augmente ma douleur ;
 Je suis injuste et peut-être insensée ,
 Car je sens bien , que j'aime moins ma sœur.
 Sa voix , à lui..... je crois parfois l'entendre !
 Et tout mon être en tressaille d'émoi.....
 Comme ses yeux, oui, sans doute elle est tendre ,
 Mais ses doux sons ne vibrent point pour moi !

Ils sont heureux..... ils peuvent se comprendre !
Seule , je suis étrangère ici bas !
En mots d'amour , leurs cœurs doivent s'entendre
Moi seule , hélas , je ne l'entendrai pas !
Dans l'abandon languit mon existence ,
Devant mon sort , j'ai reculé d'effroi ;
Je veux mourir , pour garder l'espérance
Qu'il versera quelques larmes sur moi.

Juillet 1857.

L'ENFANCE.

L'ENFANCE.

ENFANCE, âge charmant, beau matin de la vie,

Une chaîne de fleurs

Unit tes jours heureux, beaux jours dont on envie

Et le rire et les pleurs.

Enfant, j'aime à te voir bondir dans nos campagnes

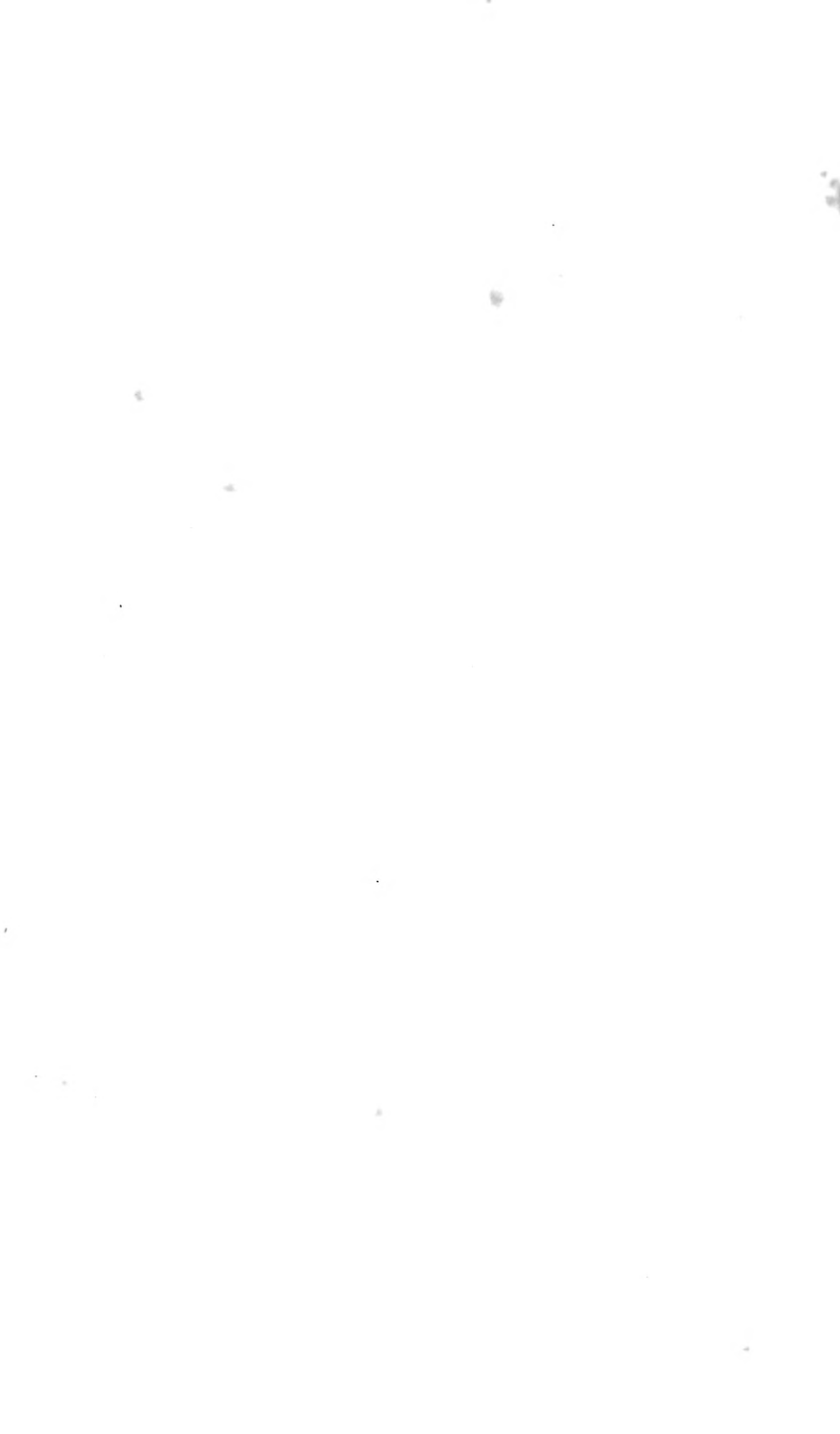
Poursuivant un cerceau,

J'aime à te voir gravir le sommet des montagnes

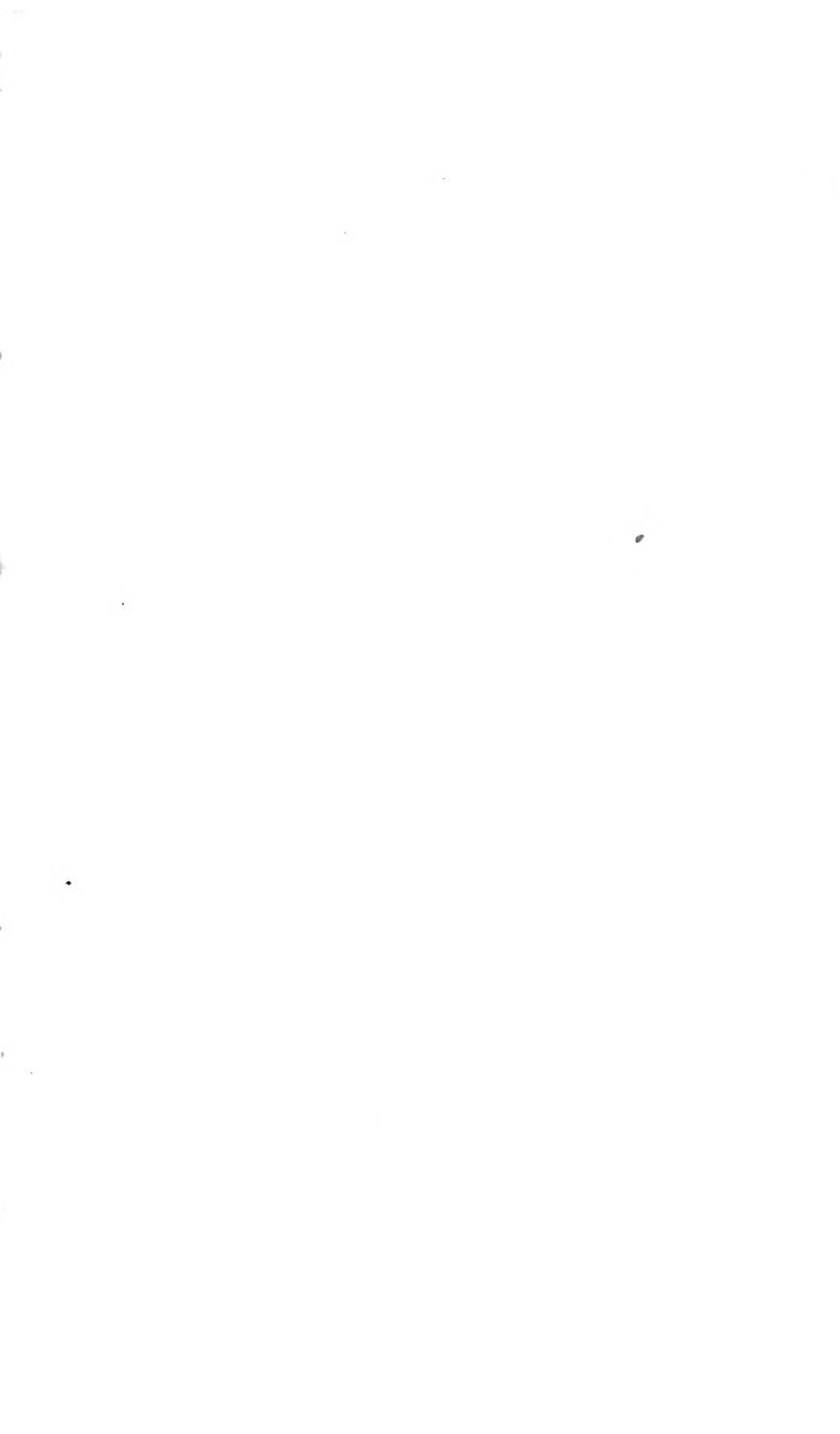
Léger comme un oiseau.
 J'aime ton abandon , ta douce insouciance ,
 J'aime tes cris joyeux ,
 Ta folâtre gaité , cette heureuse innocence
 Rayonnante en tes yeux ;
 J'aime ce front si pur , qu'aux baisers de ta mère
 Tu viens toujours offrir ;
 Et ta touchante voix , quand tu fais ta prière
 Que Dieu devra bénir.
 Mais de petits chagrins , parfois , troublent tes heures
 Et tes rians plaisirs ,
 Et le cœur tout gonflé , tu t'agites , tu pleures ,
 Tu pousses des soupirs :
 Oh ! quelle main , alors , vient essuyer tes larmes
 Et calmer ta douleur ?
 Enfant , c'est l'amitié , qui déjà par ses charmes
 Séduit ton jeune cœur ;
 Qui t'entoure d'amour ? de soins ? de complaisance ?
 Qui t'ouvre le chemin
 Qu'à tes pas incertains offrira la science ?
 Qui charme ton destin ?

Enfant , c'est l'amitié ! c'est l'ange tutélaire ,
 Qu'envoya le Seigneur ,
 Pour que l'homme souffrant supporta sa misère
 Et put croire au bonheur ;
 Elle doit des vertus te montrer la carrière ,
 Et c'est elle ici-bas ,
 Qui marchant devant toi soutiendra la lumière
 Pour éclairer tes pas.
 Sans elle , pauvre enfant , égaré dans la vie ,
 Où serait ton appui ?
 Ton ame où doit un jour , éclore le génie
 Se fanerait d'ennui ;
 Car l'enfant lui doit tout ; vertus , jeux et caresses ,
 Jusqu'à son avenir ;
 Oh ! livres-toi sans crainte à ces vives tendresses
 A ce touchant plaisir !
 Jouis , jouis enfant , de ce bonheur suprême
 Remplis-en tout ton cœur :
 Hélas ! on est heureux , ici bas , quand on aime ,
 C'est l'oubli du malheur.

12 mars 1853.



UN REGRET.



UN REGRET.

ROMANCE.

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine
L'AMARINE

MA vie à peine vient d'éclorre,
Et déjà je passe et je meurs ;
Mon front courbé se décolore,
Mes yeux sont obscurcis de pleurs ;
Songes rosés de l'espérance,
De mon cœur je vous ai vu fuir ?
Je n'ai plus rien que ma souffrance !
Si jeune, hélas, faut-il mourir ?

Faut-il en essayant la vie
 Se trouver si près d'un tombeau ?
 Et devant mon âme ravie
 S'ouvrait un avenir si beau !
 Jeunes compagnes de mon âge ,
 De vos jeux , je ne puis jouir !
 Le bonheur est votre partage....
 Si jeune , hélas , faut-il mourir ?

Le destin me gardait , peut-être ,
 Comme à vous des jours de bonheur ;
 Hélas , je les vis disparaître
 L'espoir ne rit plus à mon cœur ;
 Adieu séduisantes chimères ,
 Vous aurez mon dernier soupir ;
 La mort plane sur mes paupières :
 Si jeune , hélas , faut-il mourir ?

Je meurs , adieu , ma pauvre mère ,
Quelle main essuira tes pleurs ?
Ma mort te laisse solitaire
Qui pourra calmer tes douleurs ?
Parfois , mon ombre fugitive
Viendra charmer ton souvenir :
Tu pleureras , triste et pensive....
Si jeune . hélas , faut-il mourir ?

STANCES.



STANCES.

JAI vécu pour souffrir chaque instant de ma vie,
Fut marqué par une douleur ;
Je meurs avant le tems , et mon ame flétrie
N'aura connu que le malheur.



Salut ! amis si chers des jours de mon enfance ,

Recevez mes derniers adieux !

Oh ne me pleurez pas , j'emporte l'espérance

Qu'on est tranquille dans les cieux !

Je sens que de mon cœur , s'exhalera la vie

Ainsi que le parfum des fleurs ;

Et laissez croire au moins à mon ame attendrie

Que je vous conterai des pleurs.




MA NACELLE.



MA NACELLE.

BARCAROLLE.

 vogue ma nacelle ,
Vogue vers l'autre bord ;
Sur la rive moins belle
Je vais chercher un port.

Vers la lointaine plage ,
 Je veux ramer sans bruit ;
 Je quitte ce rivage
 Où le bonheur me fuit.
 Des cohortes barbares ,
 Vont souiller ces climats ,
 Le bonheur dans mes lares
 Fuit au bruit de leurs pas.

O vogue ma nacelle ,
 Vogue vers l'autre bord ,
 Sur la rive moins belle
 Je vais chercher un port.

Des fers de l'esclavage ,
 Tout languit en ces lieux ;
 Déjà le noir orage
 Semble obscurcir les cieux !

Quand la foudre s'apprête ,
 Moi , je cherche un abri
 Et je fais la tempête
 Sous un ciel plus ami.

O vogue ma nacelle !
 Vogue vers l'autre bord ;
 Sur la rive moins belle
 Je vais chercher un port.

Mais le vent m'est contraire
 Et les flots écumeux ;
 Ma nacelle légère
 Craint un souffle orageux.
 Ah ! loin de ma patrie
 Mon ame va languir !
 Là , je reçus la vie
 Là , j'eus voulu mourir.

O vogue ma nacelle !
Vogue vers l'autre bord ;
Sur la rive moins belle
Je vais chercher un port.

ÉLÉGIE.

SUR LA MORT

DE MADemoisELLE CLEMENTINE S.....

A MONSIEUR A.....

Et rose elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin.

MALIBELL.

ÉLÉGIE.

On ! laissez moi pleurer la pauvre jeune fille ,
Ravie à votre amour ;

Fleur naissante arrachée à sa triste famille

Elle n'eut qu'un seul jour !

Hélas , elle mourut , quand tout semblait prospère
 A ses destins heureux ;
 Comme un ange elle fit halte sur notre terre ,
 Puis s'en revint aux cieux
 Sans ternir , ici bas , son ame virginale ,
 Au souffle des douleurs ;
 Et sa mère tressait pour l'heure nuptiale
 Sa couronne de fleurs.
 Son avenir était beau comme l'espérance ,
 Mais hélas , ici bas ,
 Chaque jour qui renaît apporte une souffrance ,
 Ne la plaignez donc pas !
 Car saviez-vous , hélas , quel cercle de misères
 Elle eut dû parcourir ?
 Non , dans ce monde , il est des peines trop amères.....
 Il vaut mieux en mourir !
 Saviez-vous si le sort , réservait à son ame ,
 Un calice de fiel ?
 Alors , elle fit bien , la faible jeune femme
 De s'envoler au ciel.
 Peut-être , avant le tems , abattue et souffrante ,

Devait-elle languir ;

Vers la terre incliner sa tête caressante

Et lentement mourir ;

L'infortunée , hélas , peut-être devait-elle

Vous voir verser des pleurs ,

Sans que les tendres soins d'une épouse fidèle

Calmassent vos douleurs :

Voir souffrir ce qu'on aime est pour l'ame sensible

Un poids trop douloureux ;

Oh ne la plaignez point , sans doute elle est paisible ,

Car on l'est dans les cieux !....

Modérez vos regrets , mais gardez son image

Vivante en votre cœur ;

Associez son nom aux rêves du jeune âge

Aux songes du bonheur ;

Qu'à ce nom révééré coulent toujours vos larmes.

Et puissent vos amis

De votre front chagrin dissiper les alarmes

Et chasser les ennuis ;

Puissions-nous par nos soins , vous voir encor sourire .

A vos nouveaux destins :

Heureuse, si ma voix, peut encor vous prédire
 Des jours longs et sereins.
 Rappelez le courage au nom de votre mère,
 Tant que sur votre cœur
 Vos bras pourront presser une tête si chère,
 Triomphez du malheur ;
 Conservez vous pour elle et que votre tendresse,
 Vos vertus, vos talens,
 De bonheur et d'amour l'environnent sans cesse
 Et charment ses vieux ans.

12 Mars 1855.

L'OMBRE D'UNE JEUNE FILLE.



L'OMBRE

D'UNE JEUNE FILLE

A MONSIEUR A.....

Mio destino è questo affetto.
LA STRADILLA.

For dont l'amour devait charmer ma vie,
Qui seul eût pu me donner le bonheur ;
Le souvenir de ta première amie,
Comme autrefois est-il cher à ton cœur ?
A tes côtés mon ombre fugitive
Murmure un nom , un nom si doux pour moi !
C'est le tien seul que dit ma voix plaintive ,
Du haut des cieux , je veille encor sur toi.

Quand le sommeil sur ta faible paupière ,
 Viendra verser ses bienfaisants pavots ;
 Hélas, ainsi qu'un ange tutélaire
 Je répandrai sur ton front le repos ;
 Et si songeant à nos peines cruelles ,
 Un rêve encor te fait gémir sur moi....
 Pour l'écarter , je secourrai mes ailes ,
 Dors, mon ami, je veillerai sur toi.

A tous tes pas , attachée et tremblante ,
 Sur ton chemin , je sèmerai des fleurs ;
 De ton bonheur , satisfaite et contente
 Appelle-moi si tu verses des pleurs ;
 Appelle-moi , si jamais un perfide....
 Mais tous devront t'aimer autant que moi !
 Dans le danger , je serai ton égide ;
 Repose en paix je veillerai sur toi.

Si le malheur sur ta tête chérie ,
 Pesait encor par l'arrêt du destin ,
 Prononce alors , le nom de ton amie ,
 Du haut des cieux , je te tendrai la main ;
 Je n'ai gardé , rien..... que ta seule image ,
 Ce souvenir est le bonheur pour moi....
 Ne me plains pas , je bénis mon partage
 Puisqu'il était de mourir avant toi !....

12 mars 1855.

UN BRIN D'OLIVIER.

UN BRIN D'OLIVIER.

Facit . amore . spem.

UNE pensée à vous , du milieu de nos fêtes ,
A vous , mon pauvre ami , dont les peines secrètes
Mouillent mes yeux de pleurs ;
Une pensée heureuse et douce d'espérance ,
Comme parfois , le ciel en jette à la souffrance
Pour calmer ses douleurs.

Une pensée intime et qui charme et console ,
 Qui pour toucher un cœur , d'un cœur ami s'envole

Ainsi qu'un long soupir .

Une pensée unique et pleine de tendresse ,
 S'entourant de vos pleurs et de votre tristesse

Que vos maux font mourir .

Une pensée, hélas, que rien ne peut distraire ,
 Qui vient vous retrouver, pensif et solitaire ,

Errante sur vos pas ;

Qui glisse à vos côtés et tremblante et craintive ,
 Et vous tendant la main comme une ombre furtive

Redit un nom tout bas!....

A cette voix amie accueillez l'espérance ,
 Car ses chants ont toujours bercé votre souffrance ;

Souriez au bonheur ,

Que des larmes d'espoir, baignent votre paupière,
 Non, vous n'êtes pas seul, ici-bas, sur la terre....

Il vous reste une sœur!!

Comme une fleur éclore au milieu des ruines,
 Qui sur la tombe même a jeté ses racines

Et brille pour les cieux :

Ainsi, ce sentiment d'une amitié chérie,
 D'un parfum de bonheur, enchanta votre vie,
 Dans des tems douloureux.

Oui, loin de vous, mon cœur devine vos alarmes,
 Et mon front soucieux s'est voilé de vos larmes ;

Pour charmer vos douleurs

Ma pensée aussitôt, douce et tendre s'élançe,
 En murmurant des mots d'amour et d'espérance
 Qui tarissent vos pleurs.

Que ce brin d'olivier, sur la rive étrangère ,

Aille vous apporter les vœux et la prière

Que répète mon cœur :

Messagère de paix , après les jours d'orage ,

La colombe annonça par ce touchant présage ,

Le retour du bonheur.

21 Mars 1857.

LE VIEUX SOLDAT.

LE
VIEUX SOLDAT.
SOUVENIR.

TENDANT vers les passants une main suppliante ,
Un vieux soldat français , les yeux rougis de pleurs ,
S'écriait , d'une voix affaiblie et tremblante :
« Passants , d'un vieux guerrier soulagez les douleurs ;
» Si vous êtes français secourez ma misère ;
» Je bénirai le pain que je tiendrai de vous ;
» Au nom de la patrie , au nom de cette mère ,
« Donnez , un de ses fils embrasse vos genoux. »

Dans les champs de l'honneur, autrefois redoutable,
 On le vit le premier à l'heure des combats ;
 Aujourd'hui sans secours, infirme, misérable,
 Sur la paille et sans pain, il attend le trépas.
 Était-ce là grand Dieu ! le prix de sa vaillance ?
 Lui qu'on a décoré du signe de l'honneur,
 Lui, qui versa son sang pour défendre la France,
 On le laisse expirer de faim... et de douleur.

Souvent quand il est seul, de cette main meurtrie,
 Qui lançait le trépas du sein des bataillons,
 Il presse sur son cœur cette étoile chérie
 Qu'il cache avec respect sous ses humbles haillons,
 Alors, parfois il dit ! « Témoin de ma souffrance,
 » O signe révééré, noble signe d'honneur !
 » Va ne crains pas, hélas, que je montre à la France
 » En t'exposant aux yeux, sa honte et mon malheur.

- » Je sens rougir mon front d'orgueil et de colère !
- » France ! voilà le sort de tes anciens soldats ?
- » Quoi ! tu peux nous laisser languir dans la misère
- » Quand nous avons pour toi vieilli dans les combats ?
- » L'opprobre et le mépris, est-ce la récompense
- » Qu'on destinait, hélas, à tes vieux défenseurs ?
- » Et devons nous cacher, réponds, ô chère France,
- » Nos exploits, nos regrets et jusques à nos pleurs ?

- » Du Nil à la Neva, du Tibre jusqu'au Tage,
- » Rien n'a pu résister à l'effort de nos bras ;
- » Les ennemis en vain, nous opposant leur rage,
- » De cent pays divers accouraient aux combats ;
- » Nous savions les dompter tous ces peuples avides,
- » Ils frémissaient d'effroi devant notre drapeau ;
- » Les orgueilleux enfants des hautes pyramides,
- » Ont fui devant nos pas, comme fuit un troupeau.

- » Oui. je le sens encor , mon amour pour la France
- » Comme aux jours d'autrefois vient embraser mon cœur ;
- » Ce ruban me suffit , il est ma récompense ,
- » Il me fait oublier , mes maux et ma douleur.
- » Si l'on me laisse , hélas , expirer de misère ,
- » Si tes dons , jusqu'à moi , ne sont point parvenus ,
- » Un fils ! un fils doit-il , se plaindre de sa mère ,
- » Va , contre toi , mon cœur ne murmurerà plus.

- » Je n'ai plus qu'un seul bras ! il est pour ta défense ,
 - » Ah ! s'il pouvait un jour punir les étrangers !!
 - » Sous ces cheveux blanchis , oui , j'irai pour la France ,
 - » Comme autrefois encor , affronter les dangers ,
 - » J'irai »... mais du soleil se cachait la lumière ,
- Le vieux soldat français essuya quelques pleurs
 Et reprenant soudain , son chemin solitaire
 Il arriva pensif à son lit de douleurs.

Bientôt il ne vint plus à son heure ordinaire ,
 Implorer tristement les dons du voyageur ;
 Un soir , un jeune enfant , le vit sur une pierre ,
 Couché , sans mouvement et convert de pàleur ;
 Ses yeux étaient fermés , sa tête languissante ,
 Son front cicatrisé parlait de sa valeur ,
 Il tenait un ruban dans sa main défaillante
 De pleurs humide encor..... c'était sa croix d'honneur.



L'ERMITAGE.

L'ERMITAGE.

Prier, c'est espérer, espérer c'est croire.
GÉRARD



ENEZ, je veux m'asseoir sous ces portiques sombres,
Portons nos pas errants à travers ces décombres
Par le lierre couverts ;
Ces lieux semblent voilés par la mélancolie
Et l'infortune ici pour un instant oublie
Les maux qu'elle a soufferts.

La tristesse se plait au milieu des ruines ;
 Le silence a pour moi , comme des voix divines
 Qui me font tressaillir ;
 Et leur souffle en passant sur ma lyre plaintive
 Suspendue aux rameaux des saules de la rive
 En tire un long soupir.

Lorsque l'astre du soir à la clarté mourante ,
 Ne jette qu'à regret sa lueur vacillante
 Sur ces débris pieux ;
 Quand le fleuve écumant sur la plage se brise
 Et que l'air agité du souffle de la brise
 Fait trembler mes cheveux.

Alors m'enveloppant dans ma douleur amère
 Sur ma lèvre tremblante a frémi la prière ,
 Instinct des malheureux :
 Hélas , lorsqu'ici bas tout nous peine ou nous blesse ,
 Nos longs regards empreints de pleurs et de tristesse
 Se lèvent vers les cieux.

Lorsqu'aux pieds du Seigneur, ma prière s'élançe,
La foi vient à mon cœur révéler l'espérance,

Mes pleurs sont moins amers ;

Un ange sur mon front semble incliner ses ailes,

Et la suave paix des voûtes éternelles

Se répand dans les airs.

Qu'il est doux de prier, hélas, pour ce qu'on aime !

De répéter son nom, jusqu'à l'Être suprême !

Entre le ciel et nous

C'est un secret d'amour et de mélancolie,

Et la prière alors, rêveuse et recueillie,

Fait ployer les genoux !

Ceux dont le cœur glacé repousse la prière

N'ont pas veillé sans doute au lit de mort d'un père !

Ils ne connaissent pas,

Ces angoisses du cœur, ces peines déchirantes

Qui comptent les soupîrs sur des lèvres mourantes

Qu'engourdit le trépas.

Oh ! tombant à genoux ! tremblant , mouillé de larmes ;
Grand Dieu ! l'impie ému , pour calmer ses alarmes

Lui-même t'eût nommé !

Non , s'ils ont rejeté cette douce croyance

Et si leur cœur n'a pas besoin d'une espérance

C'est qu'ils n'ont point aimé !!

ADIEU.

ADIEU.

ROMANCE

IMPROVISÉE SUR LE COL DE T.....

LE 8 SEPTEMBRE 1836.



ADIEU beau ciel d'Italie,

Je te quitte pour toujours ;

Je te fuis, terre chérie,

Doux objet de mes amours ;

Enchainée à l'autre rive

Je laisse ici le bonheur,

Et ma voix triste et plaintive

Exhale un chant de douleur.

Adieu ! le destin m'entraîne ,
 L'espoir s'est évanoui !
 Et mon œil distingue à peine
 Le sol riant que j'ai fui ;
 Mais j'emporte ma pensée
 Que nul ne peut me ravir ,
 Et par mes songes bercée
 Je vivrai d'un souvenir.

Adieu ! l'amitié chérie
 Sur tes bords me pleurera ;
 Souvent une voix amie
 Réveuse me nommera.
 Hélas ! adieu douce rive
 Où mes jours furent heureux !
 Ainsi que la sensitive
 Je mourrai sous d'autres cieux.

LA FIANCÉE.

LA FIANCÉE.

SOUVENIR.

Lasciate ogni speranza.....

DANTE.



Oh ! dis-moi , qu'as-tu fait de ta gaité bruyante

De tes regards joyeux ?

Quel chagrin a passé sur ta tête charmante ?

Sur ton front soucieux ?

Jadis rien ne troublait ton heureuse innocence
 Ton paisible bonheur ;
 Tendre fleur échappée à peine de l'enfance
 Qui donc brisa ton cœur ?
 Rejoins , rejoins encor tes compagnes rieuses ,
 Partage leurs plaisirs ;
 Oh reviens te mêler à leurs rondes joyeuses
 Appaise tes soupirs ;
 Que sous tes petits pieds la salle encor résonne ;
 Sur tes cheveux flottants
 Essaie en souriant une fraîche couronne
 Des roses de nos champs.

Mais quoi ! tes yeux d'azur roulent encor des larmes ?
 Toujours cette pâleur !
 Et sein oppressé ? ce front chargé d'alarmes
 Où se peint la douleur !
 Pauvre enfant , qu'entouraient de si douces caresses
 Tant d'amour maternel :

Oui ! le bonheur, pour toi, tenait lieu de richesses

Tu te croyais au ciel !!

Pauvre enfant, que jamais un air dur et sévère

Ne fit encor pâlir....

Oh comment résister aux ordres de ton père.....

S'aurait été mourir !!....

Alors, donnant ta main, abattue et tremblante,

Tu promis en pleurant,

Tu promis de l'aimer... et ton ame innocente

Reniait ce serment !

Que de vertus, hélas, bouillonnaient dans ton ame ?

Un seul rayon d'amour,

En aurait fait jaillir une céleste flamme

Pure comme le jour !

Mais non, ils avaient cru, que de l'or, la parure,

Une vaine grandeur,

Auraient pu remplacer dans ton ame si pure

Tes rêves de bonheur !

Que des brillants bijoux, des rubans, de la gaze,

Des tissus et des fleurs,

Etalés à tes yeux te rempliraient d'extase
 Et tariraient tes pleurs ;
 Que le bouquet d'épouse et la robe flottante ,
 Pourraient faire chérir
 L'homme dont le nom seul , te glace d'épouvante
 Et te fait tressaillir !
 Ils ont cru qu'à seize ans, le chagrin est extrême
 Mais ne peut qu'effleurer ,
 Le cœur insouciant, où le bonheur lui-même
 Ne sait long tems durer.
 Ils ont cru, que bientôt, dissipant ta tristesse,
 Rappelant ta gaité,
 Sur tes nouveaux trésors, tournant avec ivresse
 Un regard enchanté ;
 Qu'essayant tes bijoux, comme on fait à ton âge,
 Tu courrais pour te voir,
 Qu'heureuse, en souriant à ta charmante image
 Que reflète un miroir,
 Tu n'oserais rêver d'autre bonheur au monde,
 Que ton long avenir
 Serait là tout entier..... ta tristesse profonde
 Les a tous fait mentir !

Il fallait à ton ame une ame pure et tendre ;

Il te fallait un cœur ,

Qui n'aima que toi seule et qui sut bien comprendre

Son immense bonheur.

Ils ont conclu sans toi ce marché mercenaire

Et sans t'interroger

Ils te feront passer des baisers de ta mère

Aux bras d'un étranger !

Quand vos trésors n'ont rien qui tente ce bel ange ,

Qui pour elle ait du prix ,

Que lui donnerez-vous , ici bas , en échange

De ses longs jours d'ennuis ?....

LE VOEU.

LE VŒU.

A MON AMIE A.....

Perche mai non torni
Se che pria di morire io ti riveggia?
PALLIO.

QUE je voudrais te voir ! seulement pour une heure
Pour dissiper ma peine, ah reviens près de moi !
Reviens, car de douleur je gémiss et je pleure
Quand je suis loin de toi !

Que je voudrais te voir ! dans ta douce patrie
Nul souvenir, hélas, ne te parle de moi ;
Et toi, tout te rappelle à mon ame attendrie
Quand je suis loin de toi !

Que je voudrais te voir ! reviens , reviens encore
 Près des flots écumeux t'asseoir seule avec moi ;
 Reviens , car de chagrin , mon front se décolore
 Quand je suis loin de toi !

Que je voudrais te voir ! envain de l'espérance ,
 Un rayon consolant brille encor devant moi ;
 Non , rien ne peut calmer mon amère souffrance
 Quand je suis loin de toi !

Que je voudrais te voir ! secrète jalousie ,
 Ronge mon cœur craintif : que fais - tu loin de moi ?
 Ah ! penses - tu , parfois à ta fidèle amie
 Quand je suis loin de toi ?

Que je voudrais te voir ! quitte enfin l'autre rive
 Et laisse l'amitié guider tes pas vers moi ;
 Viens rendre le repos à mon ame plaintive
 Qui gémit loin de toi.

LA PAUVRE FILLE.



LA
PAUVRE FILLE.
ROMANCE.

DORMEZ-en paix ma bonne mère ,
Près de vous je vais travailler ;
Doucement fermez la paupière.
A vos côtés je veux veiller ;
Pour moi , que craignez-vous encore ?
Oh ma mère ! je n'ai plus faim !
Dormez-en paix , jusqu'à l'aurore ,
Et Dieu nous enverra du pain .

Dormez-en paix ma bonne mère ,
 Que le ciel calme vos douleurs !,..
 Elle dort : et sur ma misère
 Je puis enfin verser des pleurs ;
 Il faut pour elle que je file ,
 Ainsi , j'oublierai que j'ai faim :
 Puis au jour , j'irai dans la ville
 Pour acheter un peu de pain.

Dormez-en paix ma bonne mère ;
 Elle gémit dans son sommeil :
 Essayons vite ma paupière
 Soyons riante à son réveil :
 Elle se lève , elle soupire ,
 Et me demande si j'ai faim :
 Oh ! ma mère , daignez sourire
 Et Dieu nous enverra du pain.

NAPLES.

NAPLES.

A M. A.....

Farewell, and echo answers : Farewell!

I

QUOI ! vous allez partir ? de l'Italie antique,
Vous allez explorer la poussière héroïque :
Et fouler tour-à-tour,
Les rives de l'Arnò, la ville aux sept collines,
Naples se couronnant de fleurs et de ruines,
Qu'endort un chant d'amour.

Vous errerez bientôt, dans la noble Florence ,
 Poétique cité, qui blanche, se balance
 Sur des touffes de fleurs ;
 Vous irez contempler, l'âme émue et rêveuse ,
 Ces tombes consacrant, dans leur pompe orgueilleuse ,
 Le néant des grandeurs.

Ce palais de Pitti, ses bosquets, ses cascades ,
 Ses jardins, où le soir, des hautes colonnades
 Sortent de longs concerts.
 Sa Vénus, ses tableaux, ces vastes basiliques
 Aux larges flancs de marbre, aux coupoles magiques
 S'élançant dans les airs.

Et puis, vous inclinant sur la terre brûlante ,
 D'où, comme un dieu mortel, jaillit un jour le Dante
 Les pieds sur les enfers
 De toute sa hauteur, se dressant sur le monde ,
 Et cachant dans les cieux, cette tête féconde
 Où se meut l'univers.

Tout palpitant encor du sublime poète
 Vous viendrez vous asseoir sous l'enceinte muette
 D'un temple colossal : ¹
 Michel-Ange, Alfieri, Machiavel, Galilée,
 A vos noms immortels, la voûte est ébranlée
 D'un respect filial !

O Panthéon chrétien ! sur ta noble coupole
 Surgit leur gloire immense, éclatante auréole,
 Du ciel divin flambeau ;
 Sur ces restes pieux, l'âme semble agrandie,
 Et l'on croit, éperdu, respirer leur génie
 Au pied de leur tombeau.

II

Mais vous touchez déjà le sol sacré de Rome ;
 Et chacun de vos pas, heurteront d'un grand homme
 Les cendres ou l'autel ,

(1) L'Église de Santa Croce à Florence

Les regards éblouis de sa triple auréole ,
 Allez rêver la gloire au pieds du Capitole ,
 Nid du peuple immortel.

Où sa foudre tonnait, et d'où son aigle altière
 En étendant une aile eût ombragé la terre
 Tremblante sous ses lois.

Où retentit encor la parole puissante
 Que Cicéron jetait à la foule béante
 Que maîtrisait sa voix.

Puis quand le soir répand une clarté mourante ;
 Pensif, allez errer sous la voûte éloquente
 Du vaste Panthéon ;

Et contemplant au loin, Rome et les sept collines
 Où les phases du globe ont semé des ruines ,
 Mais respecté le nom !

Contemplant ce Forum, dont la splendeur passée
 Semble de son éclat accabler la pensée ;

Où le tribun romain,

Poussait les flots d'un peuple écumant de colère,

Où chaque jour voyait, les destins de la terre

Se peser dans son sein.

Oui, vous croirez revoir, ces vingt siècles de gloire

Secouant leur linceul, grands comme leur histoire,

Se lever devant vous !

Vous entendrez frémir leurs mânes héroïques,

Et tremblant de respect, sur leurs froides reliques

Vous ploirez les genoux.

Mais volez au Tibur, à ces rives fameuses

Venez redemander des ombres plus heureuses,

Un plus doux souvenir ;

Cherchez au Tivoli, les traces de Virgile ;

Sur ses autels brisés, allez à la Sibylle

Demander l'avenir.

Et tout empreint encor des souvenirs d'Horace ,
 Portez vos pas errants , vers la tombe du Tasse ,
 Le poète immortel ;
 Byron , ici , donna des pleurs à son génie ,
 Et proscrit , comme lui , cherchait une patrie
 Loin du toit paternel .



Mais vous voguez enfin sur la plage joyeuse ,
 Où le parfum des bords embanme l'onde heureuse ,
 Comme un souffle d'amour ;
 Sous les cieux enchantés où brille Parthénope ,
 Qu'un long voile de pourpre et d'azur enveloppe
 Aux premiers feux du jour !

O magique Cité , belle comme un prestige !
 Et qui semble aux regards , un éclatant prodige
 D'un art surnaturel .

Toi qui pris, pour flambeau de tes nuitieuses fêtes,
Le gigantesque mont aux sublimes tempêtes,
Le colosse éternel.

Peut-être, un jour, hélas, le géant en furie,
De son souffle étendra sur la ville endormie
Un funèbre linceul;
Et de cendres couvrant la Cité palpitante
Creusera sous les flots de sa lave brûlante
Un immense cercueil.

Mais couvert par des chants, le râle du cratère
Menace vainement cette foule légère
Qui danse sur des fleurs :
Ainsi, le nautonier dort sur la foi de l'onde,
Et se livre oublieux à la vague qui gronde
Sans craindre ses fureurs.

O Naples ! doux séjour , qu'entourent tant d'alarmes !

Oui, l'oubli du danger se trouve dans tes charmes ,

Dans ton brillant soleil ,

Dans les plaisirs riants dont s'enivre ta vie ,

Dans ces chants de bonheur , de joie et de folie

Qui bercent ton sommeil.

Dans ce ciel azuré qui brille sur ta tête ,

Dans cette mer , mêlant le cri de la tempête.

Aux douces voix des eaux ,

Dont la vague où se croise un essain de gondoles ,

Agite mollement les longues banderoles

Que caressent tes flots.

Dans ton peuple oublieux qui pullule et mendie ,

Qui se rue au soleil , écoutant Erminie ,

Ou le Polichinel ;

Danse la tarentelle au pied des colonnades ,

Et d'un temple détruit relève les arcades

Pour poser un autel.

Et qu'importe ce mont un panache de flamme ,
 Quand la voix des plaisirs parle si haut dans l'ame !

Lorsque d'Hereulanum

On exhume en passant une cité momie ,
 Ou qu'on foule joyeux , sur la rive fleurie ,

Les roses de Pastum.

Mais il est d'autres bords , où l'amitié fidèle ,
 Qui gémit loin de vous , rêveuse vous appelle

Et vous nomme tout bas ;

Lorsque des yeux en pleurs accusent votre absence ,

Ah pour ne point briser une frêle existence

Ne nous oubliez pas,



LA MER.

LA MER.

ÉLÉGIE.



MER, lorsque tes flots expirent sur la plage,
Lorsque leurs blancs moussons viennent mouiller mes pieds;
Une pensée, hélas, m'enchaîne à ton rivage
Et sur tes bords déserts, pensive, je m'assieds.

Lorsque l'air embaumé des parfums de la brise
Apporte au cœur ému de longs pensers d'amour ,
Et que le ciel brumeux sous une teinte grise
Dérobe à nos regards les feux mourants du jour.

Alors qu'un vague bruit fait tressaillir la rive ,
Et qu'on entend au loin les chants des matelots ,
Mêlant les doux accords de leur voix fugitive
Au murmure plaintif de la brise et des flots.

Alors , tournant mes yeux vers la plage lointaine ,
Vers ces bords où souvent s'envolent mes désirs ;
Mon cœur semble brisé sous le poids de ma peine
Et ma tremblante voix n'a plus que des soupirs.

Et j'écoute..... les flots à mon ame craintive
Apportent une voix qui me fait tressaillir !
Et je pleure.... en prêtant une oreille attentive
À ces sons fugitifs que je ne puis saisir !

Et malgré moi, mon cœur, palpita d'espérance,
Car j'ai cru que des pleurs répondaient à mes pleurs;
D'un rêve de bonheur je berce ma souffrance
Et ma main sur les mers jette, parfois, des fleurs.

Ah! si les flots pouvaient les rouler vers la plage,
Que mes yeux éperdus cherchent sur l'horizon;
Si la vague flottant de rivage en rivage
Les lançaient vers ces bords!..... en murmurant mon nom!

LE MUSÉE EGYPTIEN.



LE MUSÉE ÉGYPTIEN.

SOUVENIR DE TURIN.

La grandeur et la gloire! pourrons nous
encore entendre ces noms dans ce
triomphe de la mort?

BOSSET.

I

Qui nous révélera ces sublimes mystères ,

Dont nous interrogeons envain les caractères

Sur ce monument colossal?

Qui nous dira quel tems, quelle époque ils retracent?

Livre éternel et mort! sur lui les siècles passent

Sans ébranler son piédestal.

De quelle nation conserve-t-il la gloire ?
 Géants, qui choisissaient pour graver leur histoire
 Un livre aux feuillets de granit ?
 Hélas, notre pensée et petite et mesquine
 Ne comprend plus ce peuple à l'antique origine
 Où le monde eut son nid.

L'immobile silence assis sur cette pierre
 Du poids de six mille ans écrasant leur poussière
 Triomphe du tems effacé ;
 Leur voix morte n'a plus des sons pour nos oreilles ;
 Le désert seulement a gardé leurs merveilles
 Pour nous dire qu'ils ont passé.

Alphabet incompris, qui confond nos sciences !
 Chiffres mystérieux, qui de tant de croyances
 Renfermez les secrets divers ;
 Peut-être est-il écrit sur vos pages de pierre
 Les chocs qui tour-à-tour ont ébranlé la terre
 Et les phases de l'univers ?

Peut-être saurions-nous, combien de fois le monde,
Secoua dans les cieux, comme une fange immonde,

Le genre humain vieilli ;

Rejetant au néant les noms de sa victime,
Qui vont s'engloutissant dans l'éternel abîme,

Dévorés par le vaste oubli.

Peut-être saurions-nous, quelles mains colossales,
Ont jeté dans les airs ces gigantesques dalles

Comme un monument immortel ;

Qui, sur les flancs du globe, incrustant leur mémoire,
Par un penser sublime, éternisait leur gloire

Avec l'œuvre de l'Éternel.



Quand du tems l'aile impitoyable,

Aura balayé nos cités,

Et couvert d'une mer de sable
 Tous nos empires habités ;
 Quel monument, dressant la tête ,
 Comme un phare dans la tempête ,
 Surgira du sein des débris ?
 Dominant la race passée
 D'une sur-humaine pensée
 Frappera l'avenir surpris ?

Oh qui dira ce que nous sommes !
 Quand nos langues mêmes sans noms
 N'auront plus d'écho chez les hommes
 Qui puisse répéter nos sons ?
 Quand nos cultes et nos sciences ,
 Nos mœurs , nos gloires , nos croyances
 Et nos souvenirs confondus ,
 Auront à leur tour , dans l'espace
 Glissés sans laisser plus de trace
 Que le flux et que le reflux.

Alors , à la race nouvelle
 Pour porter notre soavenir ,
 Parlez ? quelle voix pourra-t-elle
 Tonner encor dans l'avenir ?
 Et de quelle œuvre magnanime
 Jetez-vous la trace sublime ?
 Jalons , de la postérité !
 De l'homme impérissable ouvrage
 Et qui semble offrir une image
 De l'immobile éternité.

Hatons-nous de laisser l'empreinte ,
 Que fait la trace de nos pas ;
 La génération éteinte
 Ne nous avertit-elle pas ?
 Sur chaque couche de la terre
 Le tems a broyé sa poussière.
 Où s'entassent les fondements
 Des races encor à renaître
 Qui sur nous à leur tour , peut-être ,
 Germeront de nos ossemens.

III

Conquérants! c'est ici que l'on rêve la gloire!...
Quoi! le tems a déjà dévoré la mémoire
De ce peuple plus que géant,
Qui roulait au désert les hautes pyramides!
Hommes prodigieux! et dont les noms splendides
Durent étonner le néant.

Dans la nuit du passé se perd leur origine ;
Mais ce vaste secret, écrit sur la ruine
Est-il donc mort pour l'avenir ?
Et lorsque de ce tems j'évoque la poussière ,
Nulle ombre ne s'élançe , et ne brise la pierre
Pour nous jeter un souvenir ?

Quoi! muets à jamais, nul écho qui réponde
Dont la fibre puissante ébranle encor le monde
Après six mille ans de repos?

Quoi le livide oubli? quoi l'éternel silence
Nous dérobera-t-il sous son linceul immense
L'immense peuple des tombeaux?

IV

Non! non! CHAMPOLLION a soufflé sur sa cendre;
Le passé ranimé se lève pour l'entendre
Quand il l'appelle par son nom;
Sa voix a dit : debouts: et les siècles en foule
Contemplant étonnés cette main qui déroule
Les annales de Pharaon.

C'est lui, qui le premier lut dans la grande histoire!
Qui, des tems oubliés ose fixer la gloire
Qu'il exhume de ses débris.
Rien ne peut échapper à ses regards avides;
Et sublime, il médite assis aux pyramides,
Les destins du grand Sésostris.

Car la voix du passé , vibre encor et lui porte
Les sons ressuscités de cette langue morte

Que son génie a découvert.

Ces chiffres incompris lui révèlent leur âge :

Du registre du monde il a tourné la page ,

C'est le premier qui l'est ouvert.

LA COURONNE.

LA COURONNE.

JE veux tresser une couronne,
De la blanche fleur du rosier,
Pour la porter à la Madone
Le soir lorsque j'irai prier ;
On sait que la Vierge Marie
Prend en pitié les malheureux ;
Bientôt sa voix sainte et chérie
M'appellera du haut des cieux.

A genoux sur la froide pierre
 Que je baignerai de mes pleurs,
 Peut-être mon humble prière
 Se mêlant au parfum des fleurs,
 Ira jusqu'aux pieds de Marie
 Lui dire qu'on souffre ici bas,
 Que mon âme triste et flétrie,
 Implore déjà le trépas.

Et la Vierge compatissante
 Accueillera mes derniers vœux ;
 Car cette mère bienfaisante
 Ne trahit pas les malheureux.
 Puis, je reprendrai la couronne
 Que j'avais mise sur l'autel,
 Pour la donner à la Madonne
 Moi-même bientôt dans le ciel.

NOTES.



INDUSTRIA.

NOTE PREMIÈRE.

PLINE compte Industria parmi les premières villes de l'Italie supérieure; les ruines de cette antique colonie romaine, se trouvent à six lieues de Turin, sur les bords du Pò, le tems et la vase déposée par le fleuve avaient entièrement envahi les restes de cette ancienne cité dont les traces mêmes avaient disparu.

Ce ne fut qu'en 1745 que la découverte d'une inscription dédiée à Lucius Pompée, chevalier romain, que l'on qualifie de questeur des Finances et d'Edile d'Industria, ¹ fit soupçonner l'emplacement de cette ville contemporaine des Césars et qui depuis 12 siècles gissait oubliée.

Les rois de Sardaigne s'empressèrent d'ordonner des fouilles : les champs fangeux furent excavés; le succès dé-

(1) Voir : Il sito dell' antica città d'Industria scoperto ed illustrato da Giovanni Paolo Ricolvi ed Antonio Rivantella : *Torino Stamperia Reale* (senza data.)

passa toutes les espérances, on découvrit des restes de monumens, des débris de colonnes et de marbres; on trouva des vases précieux, des médailles, des statues, etc. Cité morte, dérobée si long-temps à la curiosité des générations qui, tour-à-tour, ont passé sur elle, entraînant à leur suite les guerres, les passions, les croyances et les opinions qui bouleversèrent le globe, immobile dans ces luttes sanglantes, mais qui garde les débris de notre passage et de nos civilisations, comme un phare jeté au milieu des tems pour avertir les siècles futurs de l'existence du passé.

Parmi les objets trouvés à Industria, on peut admirer au musée d'antiquité de Turin un grand nombre d'élégantes petites statues, soit en bronze, en marbre ou en porphyre, parmi lesquelles on remarquera, sans doute avec plaisir, une Vénus, type parfait du beau idéal et un groupe des trois graces, suave et ravissante création d'un magique ciseau. Ces charmantes statues sont un des plus gracieux ornemens de cette riche et curieuse collection : la plus belle et la plus complète d'Europe, pour les restes d'antiquités égyptiennes qui s'y trouvent réunis. Vaste rassemblement de ce qu'une haute civilisation, perdue dans la nuit des âges nous a laissé de plus curieux et de plus rare; mine inépuisable, offerte par nos augustes souverains aux recherches les plus profondes de la science et aux inspirations du poète et de l'artiste.

Les travaux d'Industria, interrompus à la fin du siècle passé, ont été repris avec plus d'ardeur depuis l'avènement au trône de S. M. le Roi CHARLES ALBERT, auquel rien de ce qui peut contribuer à la gloire nationale ou aux progrès des sciences et des arts ne saurait échapper; et dont le règne à peine à son aurore, promet au Piémont ses jours les plus sereins et les plus brillants et un de ces règnes, qui pour une nation résument un siècle dans un nom.

CRISTOPHE COLOMB.

NOTE SECONDE.

CETTE pièce fut composée à l'occasion de la fête annuelle donnée par M. le Marquis Gian-Carlo di Negro, à la mémoire d'un des grands hommes de l'Italie.

Le 28 juillet, le buste de Colomb fut inauguré dans une des galeries de la Villetta, délicieuse et magnifique habitation de M. di Negro, dont le nom seul rappelle un de ces mortels, qui par leurs vertus et leur mérite laissent un pieux souvenir à l'époque qu'ils ont contribué à illustrer. Hommes rares, que l'on est forcé d'admirer quand on a une ame honnête et sensible. Si jamais ce frêle écrit arrive jusqu'à M. di Negro, je me plais à répéter au vénérable vieillard, combien j'estime son noble caractère et combien je suis fier des encouragemens dont il daigna flatter ma jeunesse. ¹ Puisse-t-il recevoir le souvenir de ma reconnaissance avec le même plaisir que j'éprouve à lui en consacrer ici l'expression.

(1) Dans une lettre du 11 juillet 1856, à l'occasion de la pièce de Colomb.

NOTE TROISIÈME.

Il fut compris par une femme, etc.

La reine Isabelle, la seule qui protégea l'illustre et malheureux Colomb. Elle offrit de vendre ses bijoux pour subvenir aux frais de l'équipement des navires, qui devaient lui donner un monde !...., Sans sa généreuse protection Colomb n'eut jamais pu effectuer son immortelle entreprise ; seule, elle lutta contre les préjugés de ces tems d'ignorance et les imbécilles préventions de son époux Ferdinand qui ne sut jamais apprécier la hauteur du génie de Colomb.

NOTE QUATRIÈME.

Réveillez les beaux jours de la Grèce et de Rome,

Génois, américains ! pour voiler ses malheurs

Et consoler son ombre, aux pieds de ce grand homme

Portez des lauriers et des fleurs.

On parlait beaucoup à cette époque, du projet d'élever un monument à Colomb, sur le sol même qu'il illustra sa naissance, et, ce monument, disait-on, devait être érigé du produit d'une souscription ouverte par les Génois et les descendants

de ces hommes qu'il rendit à la société, à la civilisation, bien plus, qu'il fit participer aux sublimes lumières du christianisme. Peuples créés par lui, une seconde fois, arrachés au néant et aux ténèbres de l'idolâtrie; d'un mot il féconda leur intelligence, prépara leur bonheur éternel et leur prospérité à venir. Si l'humanité gémit des cruautés horribles exercées plus tard dans ces paisibles contrées, ce n'est point Colomb qui attira ces malheurs sur les peuples qu'il a découverts, mais la cupidité, l'avarice, le fanatisme et l'ignorance de ces tems d'erreurs et de corruptions; il n'en est pas moins vrai, que la découverte de Colomb eut des résultats d'un avantage immense, sa mission était sublime, comme celle de Guttemberg !.... OEuvres sur-humaines ! qui devaient changer à jamais le cours des idées et des opinions, pivots sur lesquels tournent les civilisations modernes; béliers, dont le choc puissant écroule ces vieux débris d'ignorance et d'erreurs qui emmaillottent encor l'intelligence humaine; tocsin de la raison, qui donna le branle au monde étonné et remua fortement tous les cœurs et tous les esprits. Colomb et Guttemberg ! vos prodigieuses découvertes ont lancé la pensée et la puissance humaine sur le champ immense de l'infini.

Honneur et gloire à votre immortel souvenir ! que l'homme s'incline et fléchisse le genoux devant vos grandes images ! Puissent nos vœux être réalisés, et qu'un monument consacré à la mémoire de Colomb, rappelle un jour, à l'étranger

surpris, en parcourant Gènes la superbe, cité de marbre et d'enchantements, belle et resplendissante comme une création magique, qu'un monument, dis-je, vienne rappeler à son cœur ému, qu'il foule le sol natal de ce Colomb dont le nom seul semble rapprocher les deux mondes par un sentiment de respect et de reconnaissance.

PIETRO MICCA.

NOTE CINQUIÈME.

On retrouvera, peut-être ici, avec plaisir, quelques légers détails sur le noble dévouement de Pietro Micca, caporal des mineurs, une des plus belles pages de nos glorieuses annales.

Lors du siège de Turin, en 1706, dix mille hommes seulement à la tête desquels se trouvait le brave gouverneur Daun défendaient la ville investie par 40,000 français, commandés par le duc d'Orléans, le maréchal de Marsin et le duc de la Fertillade.

Les Français s'étaient emparés d'une des poternes de la citadelle de Turin, dont ils allaient se rendre maîtres et par là, de la ville entière, livrée alors sans défense à l'ennemi et épuisée d'ailleurs par la résistance héroïque que depuis plus de trois mois elle opposait aux assiégeants.

Pietro Micca, travaillait à préparer une mine au fond du souterrain, sous la porte même, par où les Français allaient pénétrer dans la citadelle; lorsque les pas des ennemis tementissants sur sa tête lui révélèrent le danger de la patrie :

« Recommandez ma femme et mes enfants au roi, dit le généreux soldat à l'officier qui surveillait les travaux, et sauvez-vous. » L'officier s'éloigne et le magnanime Micca met le feu à la mine dont l'explosion fait sauter et le bastion et les soldats français qui déjà arboraient leur étendart, et le héros qui sacrifiait sa vie au salut de son pays et de son roi.

Cette glorieuse action, en faisant avorter les projets des assiégeants donna au prince Eugène le tems de voler au secours de Turin, après avoir passé le Pô à la vue du duc d'Orléans, il traversa le Tanaro malgré Vendôme, rejoignit le duc de Savoie Victor Amédée II et vint présenter la bataille à l'armée française sous les murs de Turin, le 7 septembre 1706 ; la mésintelligence régnait parmi les généraux français ; le duc d'Orléans voulait attaquer le prince Eugène ; Marsin retenu, dit-on, par des ordres secrets de la cour de France, prit le parti d'attendre : le prince Eugène s'avance impétueusement, attaque les retranchemens et les forcent dans moins de deux heures ; le duc d'Orléans fut blessé et le maréchal de Marsin perdit la vie, il fut enterré dans l'église des Capucins du Mont et l'on grava cette singulière épitaphe sur sa tombe :

Ci-git le maréchal Marsin

Et le bâton de Feuilladin.

Car on croyait alors, assez généralement, que la prise de Turin aurait valu le titre de maréchal de France au duc

de la Feuillade , l'homme le plus brillant et le plus futile de la cour de Louis XIV. Les Français dispersés et vaincus levèrent le siège de Turin , le 8 septembre de la même année, se retirèrent vers Pignerol et perdirent dans un seul combat en moins de 5 heures le Modenais , le Milanais , le Mautouan , le Piémont qu'ils évacuèrent et enfin le royaume de Naples.

Etait-ce à des hommes aussi médiocres qu'un la Feuillade et qu'un de Marsin , qu'il était donné d'arrêter l'essor du prince Eugène? quels talents , quelle renommée pouvaient-ils opposer à ce génie prodigieux et entreprenant? les obstacles irritaient sa bravoure sans ébranler sa constance , d'un coup-d'œil vaste et assuré , il savait calculer et prévoir les chances d'un combat , sa vigilance surprenait et trompait tous les desseins des ennemis que sa prudence mettait toujours en défaut. Ferme et profond dans ses entreprises , jamais il ne laissa inexécutée une grande pensée , son courage , si bouillant et si intrépide , à Belgrade fut une heureuse et sublime témérité , une valeur héroïque , un sang-froid calme et raisonné , un esprit vaste et lumineux , une connaissance profonde des hommes et de l'art de la guerre , une promptitude admirable , une prévoyance active et sûre. Telles étaient les qualités guerrières du prince Eugène , et si à ces rares talents on veut opposer ses vertus privées , on le retrouvera également grand et magnanime ; à cet indomptable courage qui pour si

long-tems fit les destins de l'Europe ; le héros alliait une douce et craintive modestie , tempérant l'éclat de sa grandeur et de sa gloire par une touchante urbanité et voilait des connaissances aussi vastes que variées sous l'aimable abandon de la simplicité et de l'indulgence.

Ce fut à la paix d'Utrecht en 1713 que Victor Amédée II fut nommé roi de Sicile et ensuite de Sardaigne , titre que ses successeurs ont si dignement porté jusqu'à nos jours et qu'illustre encore l'auguste descendant du prince Eugène , S. M. CHARLES ALBERT, qui occupe si glorieusement le trône, et qui joint aux rares talents et aux grandes et magnanimes qualités de son aïeul une touchante et paternelle sollicitude pour le bonheur et l'avenir de son peuple , et dont la brillante auréole de gloire , resplendissante , couronnera chez la postérité le nom bien-aimé du LÉGISLATEUR DU PIÉMONT.

Terminons cette notice , en ajoutant que Victor Amédée accorda une pension à perpétuité à la famille du magnanime Micca , dont jouit encore le dernier descendant du généreux soldat , juste récompense accordée à la mémoire d'un brave , et au sublime dévouement qui lui fit sauver la patrie , que son nom et son action honorent également.

LE VIEUX SOLDAT.

NOTE SIXIÈME.

J'AI conservé cette romance, consacrée pour moi par un touchant et pieux souvenir: puis-je oublier qu'elle charma les derniers jours de mon père! ¹ vieux guerrier lui-même, ses larmes coulaient aux récits des malheurs passés de ses anciens compagnons de gloire et d'infortune! Habitée dès mes premières années aux chaleureux discours du noble vieillard, mon âme s'était impressionnée de ses pensées et de ses affections. Que de fois! dans nos soirées d'hiver, assise à ses genoux, émue et tremblante, écoutais-je avec ravissement ses longs récits de batailles! Tout le feu de la jeunesse et de l'inspiration animait alors ses traits graves et mélancoliques et cette voix si douce et si sonore qui n'eut jamais pour moi que des mots de bonheur et d'amour!.... Ses yeux rêveurs cherchaient encor à voir ses enfans chéris, hélas, avec ce doux et suave regard

1. Feu M. Louis Sasserot, lieutenant-colonel d'infanterie au service de la France.

qui ne pouvait plus rencontrer les notres !... Alors , le son de nos voix enfantines égayait cette ame forte , que le malheur ne fit jamais plier ; et lorsqu'un jour , à peine âgée de 14 ans , palpitante de joie , je vins m'élançer dans ses bras , ma romance à la main et que je vis ce vieillard adoré sourire à la lecture de ce frêle essai et applaudir avec toute la bonté d'un père à mes premiers vers , qui semblaient lui retracer ses propres émotions ; oh alors , je me sentis si heureuse , que je vouai à cette pièce un espèce de religieux sentiment de reconnaissance.

J'ose donc réclamer plus vivement encore , l'indulgence des lecteurs à l'égard de ce morceau de poésie ; puissent-ils ne pas oublier , que c'est l'œuvre d'une enfant de 14 ans , animée par le seul désir de charmer un instant les ennuis d'un père aveugle et adoré.

Note de l'Editeur. Nous ne pouvons nous empêcher d'ajouter quelques lignes à cette note : disons que cette pièce , qui dans un âge si tendre semblait révéler un poète à venir ; attira de nombreux éloges à la jeune muse. M. Jauvy de Grasse (Var), littérateur distingué , enlevé trop tôt ¹ à la brillante carrière que semblaient lui réserver ses talens , et à l'amour de son épouse et de cinq jeunes enfans !..... Se


¹ Mort à Grasse du cholera , dans le mois de septembre 1835.

hâta d'adresser une ode à M.^{lle} Sasserno , dont le lecteur nous saura gré sans doute d'insérer ici une strophe.

Quand le pauvre soldat , vieilli dans les batailles ,
 Réclame deux deniers pour soutenir ses jours :
 Pour ce vivant débris de tant de funérailles
 Quand votre voix touchante implore nos secours ;
 J'ai cru voir Bélisaire aux pieds d'une Antigone
 Essuyer doucement ses pleurs ;
 Tandis que la beauté va tendant à l'aumône
 Un vieux casque chargé de gloire et de malheurs.

NAPLES.

NOTE SEPTIEME.

 PRÈS avoir suivi le voyageur , que nos vœux accompagnent dans cette belle et poétique contrée d'Italie , après nous être arrêtés quelques instans avec lui sur les ruines du Capitole ou du Colisée , et l'avoir enfin laissé sous le magnifique ciel de l'antique Parthénope , peut-être , le lecteur écoutera-t-il avec charme le récit de ses propres émotions tracées à la hâte sur les lieux mêmes qu'il parcourait et ne croyant jamais avoir que la seule amitié , pour confidente de ses pensées et de ses impressions.

ROME.....

« J'arrivai lundi vers le soir , je dus satisfaire une impatience irrésistible et me rendis au Capitole et au Forum. Un clair de lune magique favorisa ma première visite : j'allai m'asseoir sur ces sublimes et gigantesques débris de la grandeur romaine : il y a de ces émotions qu'on ne saurait décrire ! je me trouvai transporté dans un monde idéal , malgré moi , je rêvais à ceux qui me sont chers et mes yeux s'égarèrent des colonnes et des restes du Capitole aux

palais impériaux, vis-à-vis le Colisée, puis des temples, puis l'arc de Septime Sévère et celui de Constantin, la colonne de Trajan, sublime groupe de merveilleuses ruines où sont écrits 25 siècles de gloire et de revers !.....
 Et ce Forum? que de souvenirs! que d'émotions! le cœur bat plus fort lorsqu'on erre dans cette enceinte si étroite et si resserrée et qui pourtant a vu tant de choses! ce Forum n'a-t-il pas occupé par les souvenirs qu'il retrace la plus grande part dans l'histoire du plus grand peuple qui jamais ait su captiver les regards de la postérité? Pourtant Rome vit encore et St. Pierre est là pour répondre!.... Une fleur peut naître aussi sur un tombeau..... L'Agro romano se déroule à nos yeux : désert, mais sublime de poésie et de beauté et mes regards auraient voulu percer l'immensité des mers qui couronnaient ce magnifique paysage et ils cherchaient au loin, au loin, une terre chérie où mon cœur a laissé ceux qu'il aime le mieux : oh venez ici, votre présence seule saurait me faire goûter tout ce qu'il y a d'enchantements dans ce qui m'entourne! »

.....
 NAPLES.....

« Je fus l'autre jour à Pompei, je partis à huit heures du matin et j'y étais encor le soir, si transporté, si ému, que je ne pouvais m'en arracher; je parcourais ces rues dont

les pavés portent encor l'empreinte des chars qui y roulaient il y a dix-huit siècles! j'entrai dans toutes les maisons : je visitai tour-à-tour les cabinets de l'artiste et du savant : le boudoir de la jeune coquette dont les peintures qui ornent les parois nous révèlent les mœurs..... comme ces mille vases de parfum et de fard font soupçonner tous les secours que l'art et la toilette prétaient à sa beauté..... je me promenai de boutique en boutique , depuis celle du pharmacien jusqu'au four du boulanger ; je parcourus les maisons de Diomède et de Salluste et les nombreux tombeaux, le Forum, les temples de Jupiter, de Vénus, de Vesta, d'Isis; le théâtre comique et le tragique, les prisons, les casernes et ces débris si curieux de mosaïques, de vases, d'ustensiles, de bijoux; qui ne serait étonné en parcourant Pompei de trouver du blé et des œufs parfaitement conservés! ces objets si mesquins ont donc vaincu 48 siècles? si vous saviez quel charme on éprouve à manier toutes ces choses, sur les lieux mêmes où elles ont reposé si long-tems avant que le prestige en soit évanoui!.... et ce mystérieux silence? silence si sublime et si éloquent où l'imagination et la pensée libres et enthousiastes, effacent une distance de dix-huit cents ans et se trouvent dans une ville florissante, au milieu d'un peuple actif et fier de ses libertés, et cela dans un vaste tombeau qui seul a gardé ses monu-

mens debouts quand tout a changé sur le globe ! Pompei le seul point de la terre , qu'un romain du tems d'Auguste reconnaitrait encore ; langues, usages, mœurs , institutions , croyances , tout a été bouleversé..... ce seul petit espace de terrain , englouti un jour par le volcan et oublié 17 siècles a conservé les souvenirs et les restes du passé , aussi intacts qu'au jour où les gladiateurs expiraient sur cette arène sanglante pour les menus plaisirs du beau sexe.....

..... Aux Thermes j'admirai des bijoux d'un goût exquis ; les anciens devaient aimer les douces causeries du soir , car leurs lampes sont d'un travail admirable ; quelle élégance dans ces formes ! que d'aimables propos devait inspirer leur clarté mystérieuse et tremblante ? quels délicieux ornements décorent ces voûtes ? que ces peintures sont fraîches et animées ! Mais pourquoi tous les habitans sont-ils sortis de la ville aujourd'hui ? J'erre de rue en rue , de maison en maison et ne rencontre personne ; quoi ! pas un romain dans cette ville romaine ! et tout-à-coup je me sentis gêné et embarrassé de mes habits et de ma figure moderne , de mes bottes retentissantes sur le pavé , de mon frac froissant les frises des bas-reliefs... et comment consentir à être un homme de 1857 lorsqu'on foule ce sol du génie et de l'indépendance ! De rêverie en rêverie , mon ame

s'était attristée, car, on a besoin des secours de l'amitié pour jouir, c'est en les partageant que les émotions se sentent, sinon, ce n'est que de la surprise.... et une pensée douce et consolante vint caresser mon cœur.....

FIN.



TABLE.

Épître Dédicatoire.	5
Au Roi.	9
Industria.	19
Barcarolle.	27
L'Espagnole.	51
Le Jeune Aveugle.	59
Cristophe Colomb.	45
A une Jeune Anglaise.	57
Ne M'oubliez pas.	61
Le Génie.	67
A Emma Vernon Graham.	75
Sur la Mort d'un Enfant.	79
Pietro Micca.	85
La Muette.	95
L'Enfance.	99
Un Regret.	105
Stances.	111
Ma Nacelle.	115
Sur la Mort de M ^{lle} Clémentine.	121

L'Ombre d'une Jeune Fille.	427
Un Brin d'Olivier.	455
Le Vieux Soldat.	459
L'Ermitage.	447
Adieu.	153
La Fiancée.	457
Le Vœu.	463
La Pauvre Fille.	469
Naples.	473
La Mer.	185
Le Musée Egyptien.	491
La Couronne.	201
Notes.	203

FIN DE LA TABLE.

*L'auteur ayant rempli les formalités prescrites par les
Patentes Royales du 28 février 1826 , met son
ouvrage sous la sauvegarde des lois.*

*Les exemplaires non recétus du cachet de l'auteur seront
considérés comme contrefaits.*



F^o GUIGLIA Fie, Generale,

F^o Se ne permette la Stampa.

Nizza il 25 Gennajo 1858.

TOESCA S. P. R. per la G. Cancell.

Imprimerie SUCHET FILS.



**La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance**

**The Library
University of Ottawa
Date due**



CE PG 2423
S2959 1838
COO SASSERNC, AG LES SYLPHICE
ACC# 1226988

